

Le Petit journal. Supplément du dimanche

I . Le Petit journal. Supplément du dimanche. 1908-05-24.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHIQUE JOUR - 6 PAGES - 5 CENTIMES

Administration : 61, rue Lafayette

Les manuscrits ne sont pas rendus

Dix-neuvième Année

5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENTIMES

ABONNEMENTS

Le Petit Journal agricole, 5 cent. -- La Mode du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

	SIX MOIS	UN AN
SEINE et SEINE-ET-OISE..	2 fr.	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS.....	2 fr.	4 fr. »
ÉTRANGER.....	2 50	5 fr. »

Numéro 914

DIMANCHE 24 MAI 1908



LE DERNIER CRIME DE L'OGRESSE

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

LE DERNIER CRIME DE L'OGRESSE

C'était fatal : Jeanne Weber, l'ogresse de la Goutte-d'Or, accusée déjà de plusieurs meurtres d'enfants, acquittée grâce aux dépositions des médecins légistes, laissée en liberté grâce aux médecins aliénistes qui refusaient de la reconnaître folle, Jeanne Weber devait ajouter un crime de plus à tous ses crimes. Cette fois, elle est prise sur le fait. Nier le meurtre est impossible.

Rappelons, en quelques lignes, les antécédents de l'« ogresse » :

En 1901, sa propre fille meurt dans des circonstances qui restent ignorées.

En 1905, on l'accuse d'avoir, dans le seul mois de Mars, assassiné ses trois nièces : Gergette, Suzanne et Germaine ; tenté de tuer son neveu Maurice et assassiné son propre fils, Marcel, l'unique enfant qui lui restait.

Les parents la dénoncent. Chose inouïe : les médecins aliénistes la déclarent saine d'esprit et les médecins légistes concluent à la mort naturelle des enfants.

Jeanne Weber est acquittée.

Elle part, quitte Paris. En Avril 1907, on la trouve dans l'Indre, à Villedieu, près de Châteauroux. Un brave homme, nommé Bavouzet, l'a recueillie. Un beau jour, le fils Bavouzet meurt dans des circonstances mystérieuses. Les médecins de Châteauroux concluent à la mort par strangulation ; le juge Belleau est convaincu de la culpabilité de l'« ogresse ». Mais les experts de Paris accourent. Une seconde autopsie est ordonnée. Nos « princes de la science » ne se déjugent pas. La mort du petit Bavouzet est attribuée à la fièvre typhoïde. Le juge de Châteauroux est contraint de signer une ordonnance de non-lieu.

Voilà, de nouveau, l'« ogresse » en liberté.

Ces jours derniers, elle échoue à Commercy, dans l'auberge des époux Poirot, qui ne la connaissent pas sous son vrai nom.

Elle leur demande de lui confier leur fils, Marcel, âgé de six ans, parce qu'elle craint de coucher seule. Ces malheureux y consentent.

Elle emporte l'enfant. Quelques instants plus tard, on entend du bruit dans sa chambre ; on monte. Un spectacle effroyable s'offre aux yeux des parents épouvantés : leur enfant gît sur le lit, étranglé, la langue coupée, couvert de sang.

Quant à la femme, hagarde, farouche, elle nie contre toute vraisemblance.

On l'entraîne, on l'interroge. Elle dit son vrai nom : Jeanne Weber. Alors l'affreux drame s'éclaire. L'« ogresse » a fait une victime de plus.

Le lendemain soir, une automobile emporte la misérable à la prison de Saint-Mihiel. La foule, exaspérée, voulait lyncher l'étranglaise, et, sur son passage, un seul cri retentissait : « A mort l'ogresse !... A mort ! »

Et maintenant, que vont faire MM. les experts devant ce nouveau crime ? Trouveront-ils une cause naturelle à la mort de cette nouvelle victime ?... Persisteront-ils à proclamer l'« ogresse » innocente et persécutée ?

Le procès qui va s'ouvrir ne sera pas seulement celui de l'étranglaise : ce sera leur procès. Mais, en attendant que les juges rendent leur verdict, l'opinion publique s'est prononcée déjà, par toutes les voix du bon sens et de la raison. Elle s'est prononcée par l'indignation de tous les pères et de toutes les mères de famille, par le courroux de tous les honnêtes gens. Et elle stigmatise de toute son énergie cette science officielle dont la funeste impuissance et la coupable vanité ont permis à l'« ogresse » de commettre ses crimes en toute liberté.

VARIÉTÉ

Ogres et Ogresses

Il ne s'agit point de ceux de la légende. — L'affaire Papavoine. — Deux enfants assassinés. — Un crime inexplicable. — Une « ogresse ». — Henriette Cornier. — Une tête d'enfant jetée par la fenêtre. — Examen médico-légal. — La meurtrière n'a pas de remords. — Nos pères étaient moins savants, mais ils étaient plus sages.

Ce n'est point l'histoire du Petit Poucet que je vais vous conter... Les ogres et les ogresses dont il s'agit ici ne sont point ceux de la légende et des contes de Perrault. Il en est aussi dans la vie réelle ; et c'est Jeanne Weber, dont les crimes souvenent si justement l'opinion, n'est point la première monomanie qu'un effroyable sadisme ait poussée à assassiner des enfants.

On a évoqué, à propos de cette affaire, le souvenir d'un drame qui, voici quatre-vingt-quatre ans, passionna Paris et les provinces, d'un drame dont deux enfants furent les innocentes victimes et dans lequel la justice, en dépit de ses recherches, ne put trouver d'autre mobile que la folie.

Je veux parler de l'affaire Papavoine.

Le dimanche 10 Octobre 1824, par une journée encore chaude et même un peu

orageuse, une jeune femme tenant de chaque main deux petits garçons âgés l'un de cinq ans, l'autre de six, se promenait dans l'allée des Minimes, au bois de Vincennes... Un homme, vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'en haut, le chapeau recouvert d'un crêpe, la suivait.

Elle l'avait remarqué d'abord, sans y attacher trop d'importance. Mais, comme le ciel s'assombrissait et que quelques gouttes de pluie commençaient à tomber, elle interrompit sa promenade, rappela les enfants qui jouaient et se dirigea avec eux vers une sorte de guinguette en planches, afin de s'y asseoir à l'abri et de leur partager le déjeuner qu'elle avait apporté dans un panier.

C'est alors que l'homme en redingote bleue qu'elle avait aperçu un instant auparavant se dressa devant elle. Son visage était d'un pâleur effrayante. D'une voix rauque qui la glaça de terreur, il lui dit : — Votre promenade est bientôt finie.

Saisie d'une crainte instinctive, la mère entraîna ses enfants. Mais l'homme, se penchant sur le plus jeune, le frappa violemment. La femme crut qu'il ne lui avait donné qu'un coup de poing. Elle essaya de chasser l'agresseur en le frappant de son parapluie. Mais lui, sans riposter, passa derrière elle, se pencha sur l'autre enfant, le frappa encore, puis il s'éloigna à grands pas.

La malheureuse mère vit tout à coup s'affaïsser ses deux enfants ; ils étaient morts ; le sang coulait à flots de leurs blessures... Alors, un nuage passa devant ses yeux, et, poussant un horrible cri de détresse, elle s'abattit à côté d'eux, évanouie.

Quelques instants plus tard, l'homme à la redingote bleue était arrêté dans une allée du bois, tandis qu'il demandait sa route à un canonnier qu'il avait rencontré. Il nia d'abord être l'auteur du double meurtre, mais il fut reconnu par la mère de ses victimes, et aussi par une épicière de Vincennes chez laquelle il avait acheté le couteau, instrument du crime.

Il déclara se nommer Papavoine et avoir été commis de la marine à Brest. L'instruction recueillit sur son passé d'excellents renseignements : c'était un fonctionnaire honnête, zélé et serviable. Cependant, on le représentait comme ayant toujours eu un caractère bizarre, concentré, taciturne. Néanmoins, on n'avait eu jusqu'alors aucun acte violent à lui reprocher.

L'homme niait toujours. Mais, tout à coup, le 15 Novembre, il se mit à avouer. Il avoua même beaucoup plus qu'on ne lui demandait. A l'en croire, il s'était trompé en frappant les deux enfants du bois de Vincennes : c'étaient les enfants de France qu'il voulait tuer. Le surlendemain, il tentait de poignarder l'un de ses codétenus.

L'instruction, désorientée par l'attitude tantôt raisonnable, tantôt bizarre de l'accusé, par ses réponses tour à tour folles ou sensées, se débattait dans l'incohérence et s'épuisait à vouloir trouver à ce double crime un mobile qui lui échappait totalement.

Le 23 Février 1825, Papavoine comparait devant les assises de la Seine. Sa vue excita dans l'auditoire une impression générale de désappointement. On se figura voir apparaître ou un insensé aux yeux hagards, à la figure bestiale, ou un scélérat aux traits marqués d'un caractère fatal et terrible... Pas du tout, l'objet de la curiosité publique était un type de petit bourgeois aux traits placides, à la redingote correctement boutonnée.

L'acte d'accusation fut lu. Papavoine l'écouta, très calme. Le procureur général Bellart, qui l'avait rédigé présentait l'assassin comme un homme nullement désorganisé, capable de penser et d'agir comme un autre.

« Cependant, ajoutait-il, il se peut qu'il y ait dans le secret de son organisation triste, sombre, atrabilaire, quelques vices horribles, quelques instincts de férocité native, quelques goûts de cruauté bizarre, et que cette disposition diabolique l'ait entraîné à se livrer à une barbare soif de sang d'autrui... »

L'instruction n'en pouvait savoir plus long sur le mobile du crime. D'ailleurs, à quoi bon ?

« Le crime est constant, concluait l'acte d'accusation, et la justice humaine en sait assez pour défendre la société... »

Défendre la société !... En ces temps barbares, les magistrats osaient encore parler de défendre la société... Il ferait beau voir qu'ils se permettent de parler ainsi de nos jours... Nos philosophes humanitaires, qui se sont donné pour mission de protéger les assassins contre les honnêtes gens, auraient tôt fait de leur imposer silence.

Le réquisitoire développa la même idée et s'attacha à prouver que Papavoine n'était pas fou. La défense plaida la « monomanie » — le mot était tout nouveau — la folie éphémère qui éclate tout à coup, succède à une longue période de calme, dure quelques heures et disparaît devant un retour de la raison.

Ces théories étaient trop neuves et trop hardies pour être acceptées ; et la science médico-légale n'existait pas encore pour les contrôler. Papavoine, condamné à mort, fut exécuté en place de Grève le 25 Mars, à quatre heures du soir.

Mais le trouble que ce crime inexplicable avait jeté dans l'esprit des magistrats et des jurés, les scrupules qu'y avaient fait

naître les théories de la défense devaient, moins d'un an plus tard, profiter à une autre criminelle et sauver de l'échafaud une « ogresse » qui tua un enfant dans les circonstances les plus tragiques.

Cette femme s'appela Henriette Cornier ; elle était domestique dans un hôtel garni de la rue de la Pépinière. Le 4 Novembre 1825, dans l'après-midi, elle était descendue chez ses voisins, les époux Belon, qui tenaient une boutique de fruiterie, et elle caressait leur fillette Fanny, une jolie enfant de dix-neuf mois qu'ils adoraient.

— Confiez-moi donc Fanny, dit Henriette Cornier à Mme Belon, je suis seule à la maison, je la distrairai.

La mère y consentit. Henriette sortit, tenant l'enfant dans ses bras. Rentrée à l'hôtel, elle entra dans la cuisine, y prit un grand couteau à découper et l'emporta d'une main tandis que, de l'autre, elle soutenait la petite Fanny qui jouait avec les rubans de son bonnet. Puis elle monta dans sa chambre située au premier au-dessus de l'entresol. Là, après avoir fermé soigneusement la porte, elle étendit la petite fille sur son lit, en travers, l'embrassa une fois encore, la regarda fixement, puis, lui saisissant la tête, fit tendre en avant le cou de l'enfant et le scia avec tant de sûreté et de promptitude que la pauvre petite victime n'eut pas le temps de jeter un cri.

Le corps retomba sur le lit ; la tête resta entre les mains d'Henriette. Un ruisseau de sang coulait du tronc sur le parquet. Henriette eut alors un sentiment de dégoût et d'effroi ; elle jeta la tête sur le carreau, puis, ayant essuyé ses mains à son tablier, elle s'assit sur une chaise et demeura plongée dans une sorte de rêverie.

Une voix qui se faisait entendre dans l'escalier l'en tira : —

Mam'selle Henriette... Je viens chercher Fanny.

Henriette Cornier ouvrit la porte. La femme Belon était devant elle.

— Où est Fanny ?

Henriette, tranquillement, répondit :

— Votre fille est morte.

— Morte !...

La mère voulut passer. Henriette l'en empêcha :

— Je vous dis que votre fille est morte... Allez-vous-en.

Affolée, la mère se précipita dans la chambre. L'affreux spectacle frappa son regard. Eperdue, elle se jeta dans l'escalier, appelant au secours. Son mari, qui l'entendait, est sorti dans la rue. Tout à coup, une fenêtre s'ouvre au-dessus de lui : quelque chose en tombe qui s'en va, roulant, presque sous les roues d'une voiture qui passe. Il s'élança et ramassa... horreur ! une tête blonde, ensanglantée... la tête de son enfant !...

On s'indigne... On va lyncher la misérable... Le commissaire de police arrive. Il trouve Henriette Cornier assise sur une chaise, près du cadavre, ses mains rouges de sang posées sur ses genoux. On l'interroge. Elle avoue.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? dit le commissaire.

Et elle répond :

— Je ne sais pas. C'est une idée que j'ai eue comme cela... C'était ma destinée.

On ne put rien lui tirer de plus.

Comme dans l'affaire de Papavoine, l'instruction se déclara impuissante à trouver la cause et le but de ce crime.

Tous ceux qui avaient connu Henriette s'accordaient à déclarer qu'elle avait toujours été une domestique sûre, fidèle, attachée, douce, aimante, surtout avec les enfants qu'elle comblait de caresses. C'était seulement dans le courant de l'année 1825 que son caractère avait changé tout à coup. Elle était devenue sombre, taciturne, inquiète et tourmentée de terreurs vagues.

Cette fois, la science fut appelée au secours de la justice. On commit trois médecins pour examiner l'état mental de la meurtrière. Tous trois s'accordèrent à ne reconnaître en elle aucun désordre moral. Cependant, cette épreuve ne parut pas suffisante. Du 25 Février au 3 Juin 1826, Henriette Cornier fut mise en observation à la Salpêtrière. De nouveau, les médecins déclarèrent que « rien ne décelait en elle une aliénation mentale générale ou partielle ».

Le 24 Juin, la meurtrière comparut aux assises. Le docteur Esquirol, l'un de ceux qui l'avaient examinée, décrit pour la première fois cet état encore mal connu : la « monomanie », dans lequel une personne, jouissant en apparence de toute sa raison, la perd sur un seul point, devient capable de violences dont elle est irresponsable, les combine avec adresse et en conserve le souvenir le plus lucide.

Cette déposition fut d'un grand effet sur l'esprit des jurés, puisque, en dépit du réquisitoire qui niait les arguments de la science et réclamait un verdict de culpabilité sans atténuation, Henriette Cornier fut déclarée coupable d'homicide volontaire sans préméditation et condamnée seulement aux travaux forcés à perpétuité.

Elle fut marquée au fer rouge le 17 Septembre et enfermée d'abord à Saint-Lazare, puis ensuite à Clermont-de-l'Oise.

Un criminaliste qui l'y vit, en 1829, la trouva « douce, calme et triste ».

— Pensez-vous quelquefois, lui dit-il, à l'action que vous avez commise ?

— Rarement, fit-elle d'un ton froid.

Il ajouta :

— Epruvez-vous des remords ?

Et Henriette Cornier répondit simplement :

— Non, monsieur.

C'est une caractéristique de l'état d'âme de ces maniaques du crime : elles ont quelquefois des regrets ; elles n'éprouvent pas de remords. Hélène Jeguado — encore une domestique modèle comme Henriette Cornier — avait tué, par le poison, trente personnes, sans profit, sans but, pour le plaisir de tuer. Elle était sans remords. Jeanne Weber a sur la conscience — si j'ose dire — la mort de neuf petits enfants... S'en soucie-t-elle seulement ?...

Dans l'étude de la mentalité de ces hallucinées, de ces monomanes du crime, la science ne paraît guère plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a quatre-vingts ans. De même que les médecins de 1825 ne trouvèrent aucun désordre moral chez Henriette Cornier, de même nos « princes de la science » d'aujourd'hui n'ont reconnu chez Jeanne Weber aucune trace de folie.

Mais, du moins, en 1825, au procès de Papavoine, comme à celui d'Henriette Cornier, la défense plaçant l'irresponsabilité, réclamait-elle l'internement des accusées afin d'éviter d'autres crimes.

« Lorsqu'un maniaque a causé quelque grand malheur, disait M^e Paillet, l'avocat de Papavoine, il est à craindre sans doute ; il faut le surveiller, il faut le garrotter, l'enfermer, c'est justice et précaution... »

Aujourd'hui, certains médecins, certains magistrats, et surtout certains humanitaires à rebours, plus dangereux mille fois que les assassins eux-mêmes, pensent autrement. Ils ont préféré laisser l'« ogresse » en liberté...

Et vous savez ce qu'il est advenu.

Sans doute, les gens d'aujourd'hui, médecins, magistrats, criminalistes, politiciens, sont très savants, très subtils, très imbus d'idées philosophiques et humanitaires. Ils s'imaginent volontiers valoir mieux que leurs devanciers... Mais ceux-ci, du moins, étaient plus prudents et plus sages ; ils ne sacrifiaient pas l'intérêt social à de sottises théoriques et ne prétendaient pas faire de tous les érimés des irresponsables.

Les honnêtes gens s'en trouvaient mieux.

Ernest LATH.

LA SEMAINE FANTAISISTE

RENCONTRE

* Salut, soleil qui nous éclaire !
Salut, pays de liberté,
Paris où je vais me complaire
A courir sans être escorté !
Salut à toi surtout, ô Bourse
Que l'on ne saurait trop bénir,
Temple sacré, divine source
De mes revenus à venir ! *

Ainsi parlait monsieur Rochette,
Plein d'un joyeux égarément,
Quand il se vit, presque en cachette,
Libéré provisoirement,
Puis il dit tout bas à la brise,
Pris du besoin de discourir :
« C'est une Rochette-Surprise
Que le juge vient de m'offrir ! »

* Par quelle étrange tyrannie
M'aurait-on gardé en prison ?
Car, en dépit des calomnies,
N'avais-je pas cent fois raison ?
Mais ces bruits en rien ne m'émeuvent
Et l'on va voir ce qu'on va voir !
Je vais, morbleu ! donner des preuves
De mon talent avant ce soir !

* D'abord, pour nous montrer habile,
Fondons une société
Au capital de cinq cent mille
Et quelques francs, pour exploiter
Une mine de pain d'épices
Découverte place Beauvau !
Et que je meure en sacrifice
Si je n'ai l'argent qu'il me faut !

* Parbleu ! la façon la meilleure
Est la plus simple et je vais, sans
Chercher midi à quatorze heures,
Interroger tous les passants.
Tiens ! pour commencer, je parie
Que ce monsieur brun et barbu,
Avant même que je l'en prie,
A mes pieds mettra son tribut. *

Alors l'ami Rochette aborde
Le bon passant en question
— C'était, je crois, place Laborde —
Et fait sa déclaration :
« Je suis, monsieur, dans la finance,
Un personnage des plus gros.
En moi, chacun a confiance :
Je veux vous donner un tuyau. »

* On a découvert une mine
Qui va donner les plus beaux gains.
Les actions partent dominant
Et s'envolent comme du pain.
C'est une occasion splendide !
Dites-moi vite pour combien
Vous souscrivez, passant timide !
Mais l'autre ne répondit rien.

Rochette alors : « Dans la journée,
Car les valeurs n'attendent pas,
Monsieur, le nombre des années,
Il faut aller du même pas
Acheter deux ou trois cents titres.
Croyez-moi ! Le conseil est fin !
Je suis très fort sur ce chapitre. »
Et l'autre répondit enfin :

* Non, il ne faut pas me la faire !
Vous tombez très mal par hasard !
Je suis aussi dans les affaires
Et je ne marche jamais, car
— Ça se devine sur ma mine —
Je suis Lemoine, simplement.
Si vous savez créer des mines,
Je fabrique des diamants ! *

CLAUDIN.

Deux messieurs spirites

Je fus présenté à ces deux messieurs dans un dîner très mondain, où il avait été question de suggestion, de spiritisme et de toutes sortes de sciences occultes.

L'un de ces messieurs était un médecin. L'autre était un sujet.

Au fumoir, le médecin s'approcha de moi et me dit à voix basse : « Voulez-vous faire une expérience ? Pensez que vous invitez mon sujet à dîner, demain à sept heures, au restaurant. »

A peine avait-il prononcé ces mots que le sujet, d'un pas saccadé, traversa le salon et me dit en me regardant fixement : « Vous venez de m'inviter au restaurant, demain, à sept heures. »

Il loucha d'une façon un peu effrayante et, comme poussé par une force invisible, ajouta : « J'accepte. »

— J'y viendrai moi aussi, dit le médium, et vous ferai voir des choses curieuses.

Le lendemain, à sept heures, je fus au rendez-vous, où m'attendaient déjà les deux messieurs spirites.

Le sujet était un peu pâle et avait l'air fatigué.

— Son manque d'appétit m'inquiète, me dit le médium. Il est nécessaire qu'il mange énormément, car il se fatigue beaucoup. Je vais être obligé de manger un peu plus qu'à l'ordinaire, pour lui donner l'exemple.

Puis il m'écrivit une liste de mets spéciaux qui, disait-il, favorisaient le plus le dégagement du fluide, à savoir un homard à l'américaine, du filet au madère, des perdreaux truffés, de la salade russe et divers autres primeurs.

— Surtout, me dit-il, pas de pommes de terre à l'eau et pas de bœuf bouilli !

Je fis la commande à l'instant et j'eus bientôt la joie de constater que le médium avait dit juste. Grâce à son stimulant exemple et au soin judicieux des nourritures, on parvint à décider le sujet à reprendre de chaque plat.

Comme on arrivait au dessert, le médecin se leva de table et me prit à part : « Vous allez voir une expérience très amusante. Commandez une ou deux bouteilles de Pomard. »

On apporta du vin à vingt francs la bouteille. Je le goûtai et le trouvai fort bon.

Le médecin s'en versa un verre, remplit le verre du sujet, et dit d'une voix impérieuse :

— Voici du vinaigre. Buvez.

Le sujet avala le contenu du verre et fit une grimace effroyable.

On recommença trois ou quatre fois l'expérience, et on obtint chaque fois la même grimace.

— Je lui ferais bien faire l'expérience inverse, dit le médecin. Je lui offrirais du vinaigre en lui faisant croire que c'est de l'excellent Pomard. Mais je n'ose pas, à cause de son estomac.

On apporta les liqueurs, et le sujet, suggestionné par le médecin, eut les aberrations d'esprit les plus bizarres. Il prit du gin pour du curaçao, de la fine champagne pour de l'anisette, du kummel pour du genièvre, de la chartreuse verte pour de la chartreuse jaune et inversement. Il prit même, à diverses reprises, mon petit verre pour le sien et en avala le contenu. Puis il affirma qu'une table, deux tables, trois tables, toutes les tables tournaient, et non seulement les tables, mais toute la salle, la caisse, la caissière et le plafond.

Quand on sortit, le médecin et son sujet étaient tellement travaillés par les esprits qu'ils allaient se cogner aux murs, d'où d'autres esprits tourmenteurs les renvoyaient obstinément contre les réverbères.

Tristan BERNARD.

LA VIE PRATIQUE

La Faiblesse féminine

Je ne me rappelle plus quel est le poète qui, dans un vers resté fameux, s'est écrié : « Fragilité, tu es femme ! » En s'exprimant ainsi, l'auteur énonçait une idée profonde et juste plus encore qu'il ne le pensait. Au point de vue physiologique, la femme est le plus bizarre assemblage de force et de faiblesse que l'on puisse imaginer ; n'est-il pas, en effet, devenu comme une sorte de lieu commun de répéter que si l'homme était obligé d'endurer la moitié des souffrances subies si patiemment par la femme au cours de son existence, il ne pourrait tenir jusqu'au bout. Cela est bien vrai. Il est donc entendu que l'organisme féminin, malgré sa délicate faiblesse, est plus résistant que celui du sexe fort ; pourtant, il est des bornes à cette robustesse cachée, et, dans certains cas, la femme redevient bien l'être débile que l'on connaît.

De nombreuses femmes sont obligées de gagner leur vie en travaillant, et c'est précisément au cours de leur jeunesse qu'elles sont le plus susceptibles d'être atteintes d'une affection spéciale que l'on appelle la leucorrhée. La caractéristique de ce mal est d'abord une très mauvaise haleine, de fréquentes crampes d'estomac, la pâleur et la flaccidité des muqueuses (lèvres, intérieur de la bouche et des paupières). Des troubles sérieux se produisent dans les époques et un affaiblissement général ne tarde pas à terrasser une constitution d'abord bien établie.

Parmi les causes principales de cette maladie toute féminine, il faut ranger l'entassement dans des ateliers mal aérés et dont l'atmosphère est encore viciée par les exhalaisons de nombreuses poitrines. Le manque d'exercice, la station trop prolongée soit debout, soit assise, sont aussi décisives. L'organisme féminin est donc atteint dans ses œuvres vives, dans ses fonctions naturelles et, si l'on n'y remédie sans tarder, la santé peut être irrémédiablement perdue.

Le meilleur conseil que je puisse donner à mes chères lectrices est de se mettre strictement au régime des Pilules Pink. L'énergie martiale contenue dans le divin médicament paralysera l'affaiblissement progressif et la sécrétion exagérée de la lympho chez mes charmantes malades. Mais, avant tout, il faut de la décision et ne point perdre un temps précieux. Les mères de famille doivent interroger le visage de leurs jeunes filles, car leur responsabilité est en jeu. Il est un vieux proverbe, resté toujours bon, qui proclame qu'on ne doit jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. Les faibles femmes, dans les Pilules Pink, possèdent un inépuisable trésor d'énergie, c'est à elles de savoir judicieusement l'employer.

Docteur SAPIENS.

Nous détachons cette charmante nouvelle de l'œuvre de Ludovic Halévy, le spirituel et brillant écrivain qui vient de mourir.

Le cheval du trompette

— Moi, dit Paul, j'ai été marié par le cheval du trompette.

C'était dans les derniers jours de Septembre 1864, j'arrivais de Bade, et mon intention était de passer seulement vingt-quatre heures à Paris. J'avais invité quatre ou cinq de mes amis à venir chez moi, dans le Poitou, pour les chasses. Ils devaient arriver au commencement d'Octobre, et ce n'était pas trop d'une semaine pour mettre tout en ordre à la Roche-Targé. Une lettre de mon piqueur m'attendait à Paris, et cette lettre m'apportait des nouvelles désastreuses : les chiens se portaient bien, mais

sur les douze chevaux de chasse que j'avais là-bas, cinq, pendant mon séjour à Bade, étaient tombés malades ou boiteux, et je me trouvais dans l'absolue nécessité de remonter ma cavalerie.

C'était un mercredi, et Chéri faisait sa première vente d'automne ; j'allai rue de Ponthieu, dans la journée ; et là, au hasard, sans renseignements, à l'aveuglette, dans le tas, au petit bonheur et d'après les seules déclarations du catalogue : *excellent cheval de chasse, saute bien, a chassé sous une dame, etc., etc.*, j'achetai huit chevaux qui ne me coûtèrent que cinq mille francs.

Parmi ces chevaux, il en était un que j'avais acheté, je dois l'avouer, surtout à cause de sa robe, qui était admirable. Le catalogue ne lui attribuait pas d'aptitudes spéciales pour la chasse, il se bornait à dire : *Brutus, cheval de selle, hors d'âge, très bien mis.* C'était un grand cheval gris pommelé ; mais jamais, je crois, je n'avais vu de gris mieux pommelé ; le blanc de la robe était semé presque régulièrement de belles taches noires bien distribuées et bien marquées.

Je partis le lendemain pour la Roche-Targé, et le surlendemain, de grand matin, on vint me prévenir que les chevaux étaient arrivés. Je descendis tout de suite pour les voir, et mon premier regard fut pour Brutus.

Je le fis sortir le premier de l'écurie. Un palefrenier me le présenta au repos, à la main. Le cheval avait la dent longue, les salières creuses, les boulets engorgés, bref tous les signes d'un âge respectable, mais une épaule puissante, un large poitrail, une encolure à la fois vigoureuse et légère, un beau port de tête, la queue bien plantée dans le rein et un dessus irréprochable. Ce n'était pas cependant tout cela qui excitait le plus vivement mon attention. Ce que j'admirais surtout, c'était l'air dont Brutus me regardait et de quel œil attentif et curieux il suivait mes mouvements et mes gestes. Mes paroles mêmes semblaient l'intéresser singulièrement : il inclinait la tête de mon côté, comme pour m'entendre, et, dès que j'avais fini de parler, poussait, comme pour me répondre, de petits hennissements joyeux.

On me montra successivement les sept autres chevaux ; je les examinai rapidement et d'un œil distrait. C'étaient des chevaux qui ressemblaient à tous les chevaux. Brutus avait, lui, bien certainement, quelque chose de particulier, et j'étais impatient d'aller faire, en sa compagnie, un petit tour dans la campagne. Il se laissa seller, brider et monter en cheval qui connaît son affaire, et nous partîmes tous les deux, le plus paisiblement du monde.

Le catalogue de Chéri n'avait pas menti : c'était un cheval bien mis, c'était même un cheval trop bien mis. Je lui fis prendre le trot, puis le galop ; le cheval me donna tout de suite, au premier appel, un excellent petit trot et un excellent petit galop, mais toujours plongeant jusqu'à terre et m'arrachant les bras quand j'essayais de lui relever la tête. Lorsque je voulais augmenter le train, le cheval se désunissait, se détachait, il se mit à traquer dans un grand style, trottant de l'avant-main et galopant de l'arrière-main. « Bon, me dis-je, je vois mon affaire, j'ai acheté quelque vieux cheval d'école de Saumur ou de Saint-Cyr, et ce n'est pas sur cette bête-là que je chasserai dans huit jours. »

Je me disposais à tourner bride et à rentrer chez moi, pleinement édifié sur les aptitudes de Brutus, quand un coup de fusil se fit entendre à vingt pas, sous bois. C'était un de mes gardes qui tirait un lapin.

Je me trouvais alors exactement au centre d'un carrefour, formant un cercle parfait de cinq ou six mètres de rayon ; à ce carrefour aboutissaient six longues allées vertes. En attendant le coup de feu, Brutus s'était arrêté court, planté sur ses quatre jambes, les oreilles droites, la tête au vent. Je fus surpris de trouver le cheval aussi impressionnable. J'aurais pensé qu'après la brillante éducation que, bien

certainement, il avait reçue dans sa jeunesse, Brutus devait être un cheval d'arçon, fait au fusil et au canon. J'approchai les jambes pour porter le cheval en avant, Brutus ne bougea pas ; je donnai deux énergiques coups de talon, Brutus ne bougea pas ; je lui fis sentir vigoureusement la cravache, Brutus ne bougea pas... J'essayai de reculer le cheval, de le jeter à droite... à gauche... et je ne pus obtenir le plus léger déplacement. Brutus était comme fiché en terre ; et cependant — ne vous avisez pas de rire et soyez bien convaincus que mon récit est d'une entière fidélité — chaque fois que je faisais un effort pour mettre le cheval en mouvement, il tournait la tête et me regardait d'un œil où se lisaient positivement l'impatience et la surprise ; puis il retomrait dans son immobilité et redevenait statue. Il y avait évidemment un malentendu entre le cheval et moi.

J'étais plus intrigué encore qu'embarrassé. « Quel cheval extravagant ai-je donc acheté chez Chéri, me disais-je, et pourquoi me regarde-t-il d'une si drôle de façon ? » J'allais, cependant, en venir aux grands moyens, ce qui veut dire que je me préparais à administrer à Brutus une belle volée de coups de cravache, quand retentit un second coup de feu.

Le cheval, alors, fit un bond. Je crus la partie gagnée, et, profitant de son élan, j'essayai de l'enlever de la main et des jambes... Mais point... Il s'arrêta court, après le bond, et, de nouveau, se planta en terre, plus énergiquement et plus résolument encore que la première fois. Ah ! la colère alors me prit, et la cravache entra en jeu ; je la pris à pleine main et me mis à frapper le cheval de toutes mes forces, à tort et à travers... Mais Brutus, lui aussi, perdit patience, et, au lieu de la froide et impassible résistance que d'abord il m'avait opposée, je rencontrai des défenses furieuses, des sauts de mouton, des pointes folles, des ruades extraordinaires, des culbutes invraisemblables, des pirouettes fantastiques, et, au milieu de cette bataille, pendant que le cheval affolé bondissait et se cabrait, pendant qu'exaspéré je cognais, moi, à tour de bras du pommeau plombé de ma cravache en morceaux, Brutus trouvait encore le temps de me jeter des regards chargés, non plus seulement d'impatience et de surprise, mais de colère et d'indignation.

Comment tout cela finit-il ? A ma honte, à ma très grande honte !... Je fus piteusement désarçonné par un panache incomparable.

J'essayai de me relever. Je poussai un cri et je retombe ridiculement, à plat ventre, sur le nez. Au moindre mouvement, je recevais comme un coup de couteau dans la jambe gauche. C'était peu de chose, cependant ; une rupture du tendon grêle ; mais pour légère, la blessure n'en était pas moins douloureuse. Je parvins, cependant, à me retourner et à m'asseoir ; mais au moment où, tout en frottant mes yeux remplis de sable, je commençais à me demander ce que, dans cette bagarre, avait dû devenir mon misérable gris pommelé, je vis descendre par-dessus ma tête un grand pied de cheval ; puis ce grand pied, s'appuyant avec une certaine douceur, du reste, sur ma poitrine, me recoucha délicatement par terre, sur le dos, cette fois.

Je fus pris alors d'un grand découragement, et, me sentant incapable d'un nouvel effort, je restai dans cette posture, fermant les yeux et attendant la mort.

J'entendis, tout à coup, un singulier piétinement autour de moi ; quantité de petites choses dures vinrent me frapper au visage. J'ouvris les yeux, et j'aperçus Brutus qui, des pieds de devant et des pieds de derrière, avec une incroyable activité et une adresse plus prodigieuse encore, cherchait à m'enterrer sous le sable... Il faisait de son mieux, le pauvre animal, et, de temps en temps, s'arrêtait pour regarder son ouvrage ; puis, levant la tête, jetait un hennissement.

LES GAITÉS DE LA SEMAINE, par DRANER



— Impossible de pénétrer dans ce compartiment...
— Je ne vois guère que le wagon à bestiaux dans lequel madame pourrait s'installer sans froisser son chapeau.



— Est-elle assez réussie, cette nature morte ?
— En effet... c'est absolument vivant !



— Un fameux lapin, que le financier bouclé là ; il m'a donné des conseils et des tuyaux épatants pour faire fortune sans se faire pincer.



Au Maroc

— Je suis content de vous, sergent, votre peloton a vaillamment donné.
— Il a même reçu, mon commandant.

ment et recommençait son petit travail. Cela dura bien trois ou quatre minutes, après quoi Brutus, me jugeant sans doute suffisamment enseveli, se mit, avec beaucoup de respect, à genoux, devant ma tombe... à genoux !... parfaitement à genoux !... Il disait, je le suppose, une petite prière... Moi, je le regardais. Cela m'intéressait extrêmement.

Sa prière achevée, Brutus fit une légère courbette, s'éloigna de quelques pas, s'arrêta ; puis, prenant le galop, se mit à faire une vingtaine de fois, pour le moins, le tour du petit carrefour au milieu duquel il m'avait enterré. Moi, je le suivais du regard ; mais cela me causait un certain malaise de le voir ainsi tourner, tourner, tourner. J'eus la force de m'écrier : Stop ! stop ! Le cheval s'arrêta et parut embarrassé, se demandant sans doute ce qu'il avait encore à faire ; mais il aperçut mon chapeau qui, dans ma culbute, s'était séparé de moi, et prit tout de suite une résolution nouvelle ; il marcha droit au chapeau, le saisit entre ses dents et partit au galop, au grand galop, cette fois, par une des six allées qui conduisaient à mon tombeau.

Brutus s'éloigna, disparut ; je restai seul. J'étais intrigué, positivement intrigué. Je secouai la petite couche de terre qui me recouvrait, et, sans me relever, à l'aide de mes deux bras et de ma jambe droite — remuer la jambe gauche, il n'y fallait pas songer — je réussis à me traîner jusqu'à un petit talus gazonné, au coin d'une des allées. Une fois arrivé là, je pus m'asseoir, tant bien que mal, et je me mis à appeler de toute la force de mes poumons : « Holà ! hé ! holà ! hé ! » Pas de réponse. Le bois était absolument désert et silencieux. Il n'y avait qu'à attendre que quelqu'un passât par là pour me tirer d'affaire.

J'étais depuis une grande demi-heure dans cette maussade position, quand j'aperçus, très au loin, tout au bout de la même allée par laquelle il s'en était allé, Brutus qui revenait, et du même galop allongé dont il était parti. Un grand nuage de poussière accompagnait le cheval. Peu à peu, dans ce nuage, je découvris une petite voiture, un poney-chaise ; puis, dans le poney-chaise, une femme qui conduisait elle-même, et, derrière la dame, un petit groom.

Quelques instants après, Brutus, couvert d'écume, s'arrêtait devant moi, laissant tomber mon chapeau à mes pieds et m'adressant un hennissement qui, bien certainement, voulait dire : « J'ai fait mon devoir, voilà du secours. » Mais je m'inquiétais bien de Brutus et des explications qu'il me donnait ! Je n'avais plus de regards que pour la fée secourable, qui, après avoir lestement sauté à bas de sa petite voiture, venait à moi d'un pied léger... Elle aussi, d'ailleurs, m'examinait curieusement, et, tout d'un coup, deux cris partirent en même temps :

« — Madame de Noriolis !
« — Monsieur de La Roche-Targé ! »
J'ai une tante, et c'était, entre elle et moi, une belle et perpétuelle bataille. « Mar-rie-toi. — Je ne veux pas me marier. — Veux-tu des jeunes filles ? J'ai Mlle A... Mlle B... Mlle C... — Je ne veux pas me marier ! — Veux-tu des veuves ? J'ai Mme D... Mme E... Mme F... — Je ne veux pas me marier ! »

Mme de Noriolis figurait toujours au premier rang dans la série des veuves ; et je remarquais que ma tante appuyait, avec une faveur évidente, sur tous les agréments et avantages que je trouverais en ce mariage. Elle n'avait pas besoin de me dire que Mme de Noriolis était très jolie — cela sautait aux yeux — et qu'elle était fort riche, je le savais de reste. Mais elle m'expliquait que M. de Noriolis était un sot, qui avait eu le talent de rendre sa femme par-

faitement malheureuse, et qu'alors il serait très facile au second mari de se faire aimer à bon compte...

« — Vous, monsieur de la Roche-Targé, c'est vous ? Que faites-vous là, mon Dieu ! Que vous est-il donc arrivé ? »
Je confessai loyalement ma culbute.

« — Vous n'êtes pas blessé, au moins ?
« — Non, non, je ne suis pas blessé... J'ai quelque chose de dérangé dans cette jambe, mais ce n'est rien de sérieux, j'en suis sûr.

« — Et quel est le cheval qui vous a joué ce tour ?
« — Mais celui-ci.

Et je montrai Brutus à Mme de Noriolis, Brutus qui était là, près de nous, en liberté, paisible, croquant à belles dents de petites pousses de genêt.

« — Comment, c'est lui, ce brave cheval ! Oh ! il a bien réparé ses torts, je vous en réponds. Je vous contai cela, mais plus tard. Il faut d'abord rentrer chez vous, et tout de suite.

« — Je ne puis faire un pas.

« — Mais je vais vous reconduire, au risque de vous compromettre.

Et elle appela Bob, le petit groom, et elle me prit bien doucement par un bras, pendant que Bob me prenait par l'autre bras, et elle me fit monter dans sa voiture ; cinq minutes après, nous roulions, tous les deux, dans la direction de la Roche-Targé ; elle, tenant les rênes et d'une main légère conduisant son poney ; moi, la regardant, confus, embarrassé, ridicule, stupide. Nous étions seuls dans la voiture. Bob avait été chargé de ramener Brutus qui, très docilement, s'était laissé prendre.

« — Etendez-vous, me disait Mme de Noriolis, tenez votre jambe bien droite, je vais vous mener tout doucement pour éviter les cahots... »

Bref, un tas de petites choses aimables et gentilles... Puis, quand elle me vit bien installé :

« — Racontez-moi, dit-elle, comment vous êtes tombé, et moi, ensuite, je vous dirai comment je suis venue à votre secours. Il me semble qu'elle doit être drôle, cette histoire de cheval.

Je commençai mon récit ; mais, dès que je parlai des efforts de Brutus pour me désarçonner, après les deux coups de feu :

« — Je comprends, s'écria-t-elle, je comprends. Vous avez acheté le cheval du trompette !

« — Le cheval du trompette !
« — Mais oui, c'est cela même, et par là tout s'explique... Vous avez vu vingt fois, au Cirque de l'Impératrice, l'exercice du cheval du trompette, ce chasseur d'Afrique qui entre dans l'arène sur un cheval gris ; puis les Arabes qui viennent et qui tirent des coups de fusil sur le chasseur d'Afrique. Et il est blessé, le chasseur d'Afrique, et il tombe ; et, comme vous ne tombez pas, le cheval, indigné et ne pouvant supporter que vous négligiez à ce point votre rôle, le cheval vous a jeté par terre. Et quand vous avez été par terre, qu'a-t-il fait, le cheval ? »

Je racontai le petit travail de Brutus pour m'enterrer convenablement.

« — Le cheval du trompette, continuait-elle, toujours le cheval du trompette ! Il voit que son maître est blessé ; les Arabes pourraient revenir et l'achever ; que fait-il alors, le cheval ? Il enterre le chasseur d'Afrique. Puis il part au galop, n'est-ce pas ? »

« — Oui, au grand galop.

« — En emportant le drapeau, qui ne doit pas tomber aux mains des Arabes.

« — C'est mon chapeau qu'il a emporté.

« — Il a pris ce qu'il a pu prendre. Et où va-t-il ainsi au galop, le cheval du trompette ? »

« — Ah ! j'y suis, j'y suis, m'écriai-je à mon tour, il va chercher la vivandière !

« — Précisément. Il va chercher la vivandière... Aujourd'hui, s'il vous plaît, c'était moi, comtesse de Noriolis. Il est entré au galop dans ma cour, votre grand cheval gris. J'étais debout, sur le perron, mettant mes gants et prête à monter en voiture. Voilà que les hommes d'écurie accourent, en voyant ce cheval qui arrivait ainsi sellé, bridé, sans cavalier, un chapeau dans la bouche. Ils veulent le prendre, mais il se dérobe, leur échappe, vient droit au perron, et tombe à genoux devant moi. Les hommes se rapprochent et, encore une fois, essayent de le saisir, mais il se relève, repart au galop, s'arrête près de la grille de la cour, se retourne et me regarde. Il m'appelait, je vous assure qu'il m'appelait. Je crie aux hommes de ne plus s'occuper du cheval, je saute dans ma voiture et je pars ; le cheval s'élançait sous bois, à fond de train ; je le suis par des chemins qui n'étaient pas très jours faits pour la voiture, mais enfin je le suis, j'arrive et je vous trouve. »

Au moment où Mme de Noriolis disait ces dernières paroles, la voiture reçut, dans son arrière-train, un choc épouvantable ; puis nous aperçûmes en l'air la tête de Brutus, qui se tenait là, tout debout, comme par miracle. Car c'était encore Brutus ! Monté par Bob, il suivait la voiture depuis quelques instants, et voyant que le petit siège du poney-chaise était disponible, il avait, en véritable artiste, adroitement saisi le moment de nous donner un nouvel échantillon de son mérite, en exécutant le plus brillant de ses exercices d'autrefois. En un bond, il avait porté sur la voiture ses deux jambes de devant, puis, cela fait, il continuait tranquillement sa route, trot-tant sur ses deux seules jambes de derrière. Bob, éperdu, le corps renversé, la tête en bas, faisait de vains efforts pour remettre le cheval sur ses quatre jambes.

Quant à Mme de Noriolis, elle avait été prise d'une si belle peur que, laissant les rênes s'échapper de ses mains, elle s'était tout simplement jetée dans mes bras. Son adorable petite tête avait roulé, au hasard, sur mon épaule, et mes lèvres effleuraient ses cheveux... De la main gauche, je cherchais à rattraper les rênes, du bras droit je soutenais Mme de Noriolis ; ma jambe me faisait un mal affreux, et je me sentais envahi par un trouble extraordinaire.

C'est ainsi que Mme de Noriolis fit sa première entrée à la Roche-Targé.

Quand elle y revint, un soir, à minuit, six semaines après, étant, dans la journée, devenue Mme de la Roche-Targé :

« — Ce que c'est pourtant que la vie, me dit-elle ; rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas acheté le cheval du trompette ! »

Ludovic HALÉVY.

UN BEAU COUP DE FUSIL

— J'ai eu une histoire assez plaisante avec une garde-chasse, me confia mon ami Paul d'Aillant.

Tu sais que le comte d'Eusoges m'honore de sa sympathie. Chaque année, il ne manque pas de me convier à chasser sur ses terres... Moi, j'ai horreur de la chasse en général et des chasses à courre en particulier... Aussi, je réponds à son invitation en me rendant à Paléseau quinze jours avant l'ouverture, à l'époque où les javelles d'avoine crépissent sur les chaumes d'or pâle. En compagnie de ma femme et de mon chien, j'excursionne, je gambade à travers monts et vaux au milieu du paysage ravissant, qui est bien l'un des plus délicieux sites du Loiret.

Donc, la première fois que je répondis à

l'invitation du comte d'Eusoges, celui-ci me demanda, sur un ton mi-sérieux, mi-badin :

« — Tenez-vous à votre chien ?
« — Je crois bien ! m'exclamai-je.
« — En ce cas, ayez-le en laisse quand vous vous promènerez sous bois.

« — Mais Taïaut ne chasse pas... Taïaut n'a jamais chassé... Il court après le gibier, c'est vrai, mais il est aussi inoffensif à son égard qu'un matou qui suce la première goutte maternelle.

« — D'accord !... N'empêche que Frédéric pourrait bien lui faire un mauvais parti.

« — Frédéric ?
« — Oui... l'un de mes gardes. C'est un gros rustre mal appris qui ne connaît que sa consigne et l'exécute impitoyablement... Vous le reconnaîtrez facilement si vous le rencontrez : il a une tête ronde de courge mûre, le teint aubergine, des yeux à fleur de tête, dont l'un vous fixe pendant que l'autre contemple le taillis voisin... et des épaules et des biceps à jeter le gant sur l'estrade d'une baraque foraine... S'il venait à se trouver sur la piste de votre chien lancé sur un garenne, il l'abattrait d'un coup de fusil. Et dam ! le malheur consommé, il ne serait plus temps d'y remédier.

« — Je vous remercie de m'avoir prévenu. Je ferai en sorte de m'éviter des ennuis de la part de Frédéric », fis-je, gougailleur.

Tu penses bien que, en mon for intérieur, je me moquais de Frédéric comme de mon premier bâton de réglise... Mais Adrienne elle, avait pris à la lettre les recommandations de notre hôte : vingt, trente fois, au cours d'une matinée, j'entendais cette sempiternelle apostrophe :

« — Rappelle donc ton chien !... Si Frédéric le voyait... »

Ce pauvre Frédéric, elle le voyait déboucher de partout. Apercevait-elle, au prochain coude du chemin ou à la lisière d'un champ, la silhouette d'un valet de charrieur :

« — Tiens ! me soufflait-elle d'une voix éteinte, je parie que c'est lui ! »

Bref, je commençais à me persuader que Frédéric devenait plus embêtant qu'un créancier dans mon existence, quand un après-midi, en débouchant d'une futaie qu'un chemin-vert séparait de la voie ferrée, Adrienne s'exclama :

« — Oh ! regarde donc ces beaux poussins... »

Je regardai... Effectivement, une troupe de petits volatiles picoraient, à cinquante mètres devant nous, autour d'une grosse poule.

« — Ça ne m'a pas plus l'air de poussins que de cochons d'Inde, murmurai-je.

« — Alors, qu'est-ce que tu veux que ça soit ?
« — Est-ce que je sais ?...
« — Tu vois bien la poule, ce me semble !

« — Je vois parfaitement la poule, mais ça ne prouve absolument rien : une poule couvrirait tout aussi bien assise sur des œufs de merlan que sur un tas de cailloux.

« — C'est une plaisanterie stupide...
« — Moi, je te dis que ce ne sont pas des poussins.

« — Et moi, je te dis que si. »

La discussion se prolongea sur ce ton, tout en approchant de la couvée litigieuse. Quand nous n'en fûmes plus qu'à quelques mètres, Adrienne s'arrêta :

« — Eh bien ? »

Je m'arrêtai aussi :

« — Eh bien ? » répétait-je.

Ni l'un ni l'autre, à présent, n'osions formuler une opinion catégorique... Ce pouvait être des poussins comme des dindons, des paons comme des pintades... Va donc, toi, Parisien, mettre un nom sur la tête des gallinacées qui sortent de l'œuf !

Ma femme prit le parti d'éclater de rire :

FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ du Petit Journal

— 12 —

Un nouvel accident d'automobile

V (Suite)

Les deux cauchemars

— Voici les paroles d'Antigène, pontifica M. Mouchel, les lèvres pincées... Si je ne peux vous en affirmer la lettre, je vous en garantis l'esprit... C'est à la suite d'une série de soupçons qu'elle laissa échapper ce nom révélateur : « Oscar ! » Je tendis mon attention... et elle continua... « Deux cent mille et deux cent mille font quatre cent mille ! » Et lui aussi rêvait, tout haut : « Nous ne nous épouserons pas, Antigène... puisqu'ils ne sont pas morts !... » Elle agita l'ordonnance du médecin, et s'emporta :

plus ! » Et elle bafouilla longtemps : « Deux cents et deux cents... »

« Les lâches !... conclut Mme Lécalleard. Ils avaient donc tablé sur notre décès... ils avaient donc échafaudé, sur les deux assurances que nous avions contractées à leur profit, les projets les plus noirs... d'une union criminelle, et cela en moins de temps qu'il ne nous en avait fallu pour revenir à nous !... Car, je dois vous le dire, le cauchemar d'Oscar était exactement le même que celui d'Antigène... Lui aussi poussait des sanglots à n'en plus finir !... Lui aussi faisait la même addition : « Deux cent mille et deux cent mille font quatre cent mille ! » Et lui aussi rêvait, tout haut : « Nous ne nous épouserons pas, Antigène... puisqu'ils ne sont pas morts !... »

Elle agita l'ordonnance du médecin, et s'emporta :

« Et c'est de ce double cauchemar qu'ils sont malades ! Et c'est encore nous qui sommes assez sots d'aller leur quérir des médicaments !... Eh bien, non, mille fois non... il ne sera pas dit... »

« Calmez-vous, fit doucement M. Mouchel, en pliant soigneusement le petit papier du docteur, et raisonnons, s'il vous plaît. Peut-être tenons-nous notre vengeance. En avez-vous soif ?... »

« Oh ! oui, dit la dame, vexée.

« Eh bien ! elle est simple, brève et sûre.

« Comment ça ?

« Combien avez-vous de rentes, madame Lécalleard ?

« Huit mille... environ.

« Parfait ! Comme votre serviteur... Or,

donnons-nous, nous aussi, le malin plaisir de faire une petite addition... »

Mme Lécalleard vit, d'un œil perspicace, le gouffre où M. Mouchel l'entraînait.

« Je ne sais plus ! rougit la dame troublée, avec dans la gorge la grosseur d'un pois qui l'empêchait d'énoncer le total.

Plus maître de lui, M. Mouchel solutionna :

« Cela nous ferait, à nous deux, seize mille francs.

« Permettez ! objecta Mme Lécalleard... eux non plus ne sont pas décédés !

« Qu'importe ! dit bravement M. Mouchel, le divorce n'est pas fait pour les chiens ! Et si vous en avez par-dessus la tête de la prestance de votre Oscar, comme j'en ai plein le dos des beaux yeux de mon Antigène, nous aurons vite trouvé un terrain de conciliation.

Loyalement, il lui tendit la main. Elle hésita et dit :

« J'ai un enfant... »

Il lui répondit fièrement :

« J'en ai un pareillement... Nous n'avons rien à nous envier... Nous en aurons deux !

« Parlez pour vous... dit-elle.

Déjà vaincue, elle baissait ses paupières, en signe de réponse. Lui insista :

« Est-ce oui ? Est-ce non ?

« C'est oui ! balbutia, éperdue, Mme Lécalleard... Mais comment s'y prendre ?

« C'est mon affaire, fit M. Mouchel, en se haussant à la grandeur de la situation.

Il n'y a plus fol courage que le courage des gens timides. M. Mouchel était timide, c'est-à-dire brutalement courageux. Il le fit voir.

« Jamais, ajouta-t-il, je n'oserai rentrer à la maison après un pareil aveu !

« Moi non plus ! accompagna Mme Lécalleard piteusement.

M. Mouchel se gratta le bout du nez... Mme Lécalleard chercha une inspiration en l'air... Ils étaient arrivés « au tournant de l'histoire ».

« Ecoutez, dit enfin l'homme courageux, voici, je crois, la meilleure façon d'opérer... Allez chercher votre petit Charlot à l'école des Frères, j'irai chercher mon petit Fred à la laïque... Donnons-nous, cette fois et pour de bon, rendez-vous à la gare d'Asnières... Je me réfugierai chez mon ami Cousinard... à Paris, n'ayant pas de famille.

« Je n'en ai pas plus que vous, à part une vieille tante qui habite Poissy... »

« Allez à Poissy, chez la vieille tante... Nous nous écrirons... Et, dès demain, nous commencerons les hostilités... J'ai mon avoué, un homme très fort... Il sera assez fort pour nous deux... soyez tranquille.

« Merci ! dit Mme Lécalleard.

Et comme elle tenait toujours, dans ses mains malhabiles, la prose du docteur tenace :

« Déchirons ces chiffons de papier, commanda M. Mouchel.

Albert BOISSIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

« — Avoue donc, me dit-elle, que tu n'en sais pas plus long que moi.

J'aurais avoué tout ce qu'elle aurait voulu pour avoir la paix. Taïaut dut comprendre ma mauvaise humeur, car il fonce brusquement sur la troupe qui s'enfuit en tous sens, dans le désordre et l'affolement d'une armée en déroute.

La poule, elle, traversa la voie qui n'était protégée que par deux fils de fer de chaque côté, et, une fois en bordure d'une luzerne, elle gloussa, rallia de l'organe les membres épars de sa couvée.

Taïaut, amusé par la débâcle et d'avantage encore intrigué par le rassemblement, avait traversé la voie...

« — Voulez-vous rappeler votre chien ?... » grommela soudain une voix lointaine.

J'opérai une volte-face et distinguai assez vaguement, derrière un carré de haricots à rames, la silhouette d'un homme corpulent en bras de chemise.

« — C'est Frédéric ! » me souffla ma femme, toute pâle.

Je sifflai Taïaut et, sans ajouter autrement d'importance à l'incident, je poursuivis allègrement ma promenade...

« — Je ne te comprends pas, fit tout à coup Adrienne sur un ton passablement agressif.

« — Hein ?

« — So-disant, Frédéric ne t'en imposait pas...

« — Je ne le crois pas, du moins...

« — Il faut croire que si... puisque tu te laisses menacer par un drôle pareil.

« — Moi, je me suis laissé menacer ? Frédéric m'a menacé ? Ah ! par exemple, c'est plus fort que de jouer au billard avec des boules de gomme.

« — Tu n'as pas entendu ce qu'il t'a dit ?

« — Il m'a dit de rappeler mon chien...

« — Si tu ne voulais pas qu'il te l'enlève.

Je sursautai.

« — Comment, il a ajouté ça ?

« — C'est étonnant comme tu as l'oreille dure quand on te provoque », se contenta d'insinuer Adrienne.

Déjà, j'avais rétrogradé de pied ferme...

Je sautai à pieds joints le fil de fer de la voie, je courus à travers la luzerne et, arrivé à proximité de la silhouette qu'auréolaient les haricots à rames :

« — Dites donc... l'homme !... il paraît que vous m'avez menacé à l'instant ?

« — Moi ? Je vous ai simplement crié de rappeler votre chien si vous ne voulez pas que je vous l'enlève d'un coup de fusil.

La colère m'empoigna, me cingla les joues :

« — Et de quel droit vous autorisez-vous pour abattre mon chien ?

« — Du droit que me confère la loi... Je suis garde particulier de M. le comte d'Eusoges, sur les terres duquel vous vous trouvez en cet instant.

« — Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes garde ? Sont-ce vos manches de chemise ?

« — Si vous voulez bien m'attendre deux minutes à cette place, railla Frédéric — car c'était bien lui, je le reconnaissais au portrait que m'en avait fait le comte — je me charge de vous le prouver.

« — Allez ! »

Frédéric s'éclipsa, tourna le pignon d'une maisonnette de briques...

« — Fuyons vite ! murmura Adrienne qui venait de me rejoindre sur ces entrefaites.

« — Fuir ! Tu me crois donc bien poltron ?

« — Il va tuer notre chien : c'est certain.

« — Nous verrons ça !

« — Tu as tort de t'entêter.

« — Je n'ai jamais tort... quand j'ai raison.

Adrienne resta perplexe cinq secondes ; puis, soudain, elle sortit une trousse à ouvrage d'un petit sac à main, en tira un poinçon à broder qu'elle dissimula dans la paume de sa dextre et, le visage incendié d'une lueur rouge :

« — Il arrivera ce qui arrivera... Mais si

Taïaut meurt, je le vengerai... je te le jure !

« — Allons ! calme-toi.

Sans plus un mot, nous restâmes côte à côte, comme deux sentinelles résolues devant un danger imminent.

Frédéric parut, sanglé d'un veston de velours loutre et le fusil sous le bras. Une plaque de cuivre ovale flamboyait sur sa poitrine d'athlète...

« — Savez-vous lire ? me demanda-t-il sur un ton qui me parut détenir le record de l'ironie.

« — Oui, fis-je, mon maître d'école m'a appris tant bien que mal à épeler...

« — Eh bien ! vous n'avez qu'à consulter ma plaque.

« — C'est déjà fait.

« — En ce cas, je vous enjoins de rappeler séance tenante votre chien et de le tenir en laisse.

« — Pardon ! mon chien adore la liberté. Je n'aurai garde de le réduire en servitude...

« — Avez-vous un méfait à lui reprocher ?

« — Je l'ai surpris à courser le gibier. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

« — Le gibier ! Dites donc : il ne faudrait pas essayer de me faire avaler des vers de vase pour des couleuvres. Si vous voulez élever des poussins, vous n'avez qu'à les garder dans votre basse-cour.

« — Des poussins ! s'exclama Frédéric indigné. J'éleve des perdrix pour le compte de M. le comte d'Eusoges, mais il n'est jamais éclos un poussin chez moi... Et puis, en voilà assez ! Voulez-vous rappeler votre chien et le tenir en laisse, oui ou non ? »

A cette seconde critique, insouciant du drame où se jouaient ses jours, Taïaut flairait, à une cinquantaine de mètres, un piste problématique en bordure de la voie. Quant aux perdrix — à présent je savais que c'étaient des perdrix — elles avaient coupé en diagonale l'angle du champ de luzerne et se tenaient dans une sorte de chaume roux grand comme deux draps de lit.

« — Oui ou non ? répéta Frédéric, en reposant la crosse de son fusil au défaut de l'épaule.

« — Non ! »

Un cri suraigu d'Adrienne fusa, assourdi aussitôt par la détonation... Je crus mon chien fusillé, mais — ô spectacle à faire pâlir de rire un putois en Carême ! — je vis une demi-douzaine de perdreaux enlevés de terre comme par un vent de mitraille et retomber, inertes, à la surface du chaume roux...

Le regard foudroyant de Frédéric dirigé sur ma femme m'éclaira instantanément sur la cause de ce tir désastreux : Adrienne, qui se tenait quelque peu en arrière de garde, lui avait, par un de ces gestes nerveux bien féminins provoqués par la frayeur, saisi le coude et fait dévier le coup.

Aussi, sans lui laisser le temps de revenir de son émotion, je glissai ma carte à Frédéric, en ajoutant que j'avais l'honneur d'être du nombre des invités du comte d'Eusoges.

« — Ce soir, je ne manquerai pas, mon brave, ajoutai-je, de raconter votre prouesse à table.

Ah ! la tête inénarrable de Frédéric à cette minute... J'en ris encore rien qu'à l'évoquer

Lucien VERNAT.

BULLETIN PHOTOGRAPHIQUE

Les nouvelles plaques autochromes, propriété exclusive de la maison Lumière, de Lyon, permettent à tout possesseur d'un appareil photographique d'obtenir la photographie absolument fidèle des mille nuances de la nature.

Les amateurs vont reprendre leur appareil avec une curiosité qui deviendra de l'enthousiasme après leur premier essai.

Signalons aux sportsmen photographes les plaques « étiquette violette », supérieures en rapidité et en finesse à tout ce qui leur a été présenté jusqu'alors, — que la maison Lumière leur présente également avec toute l'autorité de son nom, — ainsi que le nouveau papier Cello, qui se tire comme un papier ordinaire au châssis-pressé et donne, par virage au platine, des tons noirs mats absolument parfaits.

RÊVE D'ÉTÉ

Dans l'orangerie désertée, à cette époque, de ses caisses, et dont les volets clos entretenaient la fraîcheur, Lucien nettoyait sa bicyclette.

La machine était suspendue au plafond par deux crochets pour qu'on en pût faire tourner les roues dans le vide. Dans le clair-obscur, les aciers luisaient vaguement. L'atmosphère était imprégnée d'une odeur fine et douce, tant ces murs avaient abrité longtemps des orangers, et cet ensemble, alors que le soleil, au dehors, dardait ses rayons sur les pelouses brûlées par l'été, faisait du lieu un endroit très calme, très reposant et un peu mystérieux, un endroit favorable aux rêves.

Le jeune homme, un genou en terre, s'activait autour de la bicyclette. Les parties nickelées soigneusement frottées, la pousière enlevée du cadre, des jantes, du bignon, il humectait d'huile, maintenant, les moyeux. Enfin, son travail fut fini. Mais, avant de quitter la salle, il voulut s'assurer une dernière fois du parfait équilibre des roues. Sous son impulsion vigoureuse, elles se lancèrent dans une rotation rapide, régulière, à peine bruisante. On aurait dit un vol léger d'abeilles, ou le murmure continu du vent dans les roseaux. On aurait dit, surtout, que cette machine immobilisée vivait soudain, courait à travers le libre espace.

Cette apparence fut si forte que Lucien s'en sentit troublé. Il oublia que les murs de l'orangerie l'emprisonnaient dans son ombre fraîche. Il lui sembla, bien en selle, légèrement vêtu, alerte et vigoureux, rouler, rouler sans fin sur une route unie, droite, élastique.

Comme à son habitude, il s'était levé, le matin, de bonne heure. Avant que la grosse chaleur du jour, la chaleur un peu lourde et épaisse des rives de la Loire, n'ait eu l'atmosphère, il était parti, seul, par les grands chemins. De l'herbe atténuée par la nuit, des arbres, des buissons s'exhalait une douceur pénétrante. Sur le fleuve, lent, presque immobile, des grandes plaques de soleil, comme des taches d'or liquide, miroitaient. Des hirondelles volaient dans l'espace et, de-ci de-là, la silhouette imposante d'un château se profilait sur le ciel d'un bleu tendre.

Il allait sans effort, heureux de vivre, goûtant la sérénité de cette nature qui l'entourait.

Soudain, à un détour de la route, quel-qu'un l'arrêta.

« Pardon, monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de me renseigner ?

C'était une jeune fille qui, debout sur les bas-côtés, une bicyclette à la main, lui parlait.

Lucien mit pied à terre aussitôt et, tout en saluant, répondit :

« Je suis tout à votre disposition, mademoiselle.

« Voici ! Je ne connais pas le pays et je me suis un peu perdu. Je voudrais retourner à Langeais. Pourriez-vous m'indiquer le chemin ?

Pendant qu'elle parlait, le jeune homme examinait son interlocutrice. Son canotier bien planté sur l'auréole de ses cheveux blonds, la chemisette blanche qui moulait son buste, sa robe de serge coupée au ras des chevilles, les fines bottines qui chaussaient de cuir jaune ses petits pieds lui donnaient à la fois un caractère d'élégance et de simplicité très particulier. De plus, elle était jolie, mais jolie enfantinement, comme le sont, à dix-huit ans, les blondes très blondes au teint transparent, aux yeux d'un bleu limpide, aux lèvres d'un rose de rose. Enfin, par un étrange contraste, sur son visage de petite fille à peine grandie, se lisait l'amour de l'indépendance et une volonté inébranlable.

D'un regard, Lucien avait remarqué tout cela. Il fut conquis par tant de charmes. Aussi, avec plus de courtoisie encore que n'en demandait la question, il répliqua :

« Je suis heureux, mademoiselle, de me

trouver sur votre route pour vous rendre ce léger service.

Elle ne sembla pas comprendre le compliment et fit simplement :

« Alors, que faut-il faire ?

« C'est très simple, continua Lucien. C'est très simple ! Vous allez prendre... C'est-à-dire que ce n'est pas simple du tout. Il faut changer deux fois de route pour gagner Langeais d'ici et traverser plusieurs croisements. Comment vous indiquer la chose clairement ?

« Vous la connaissez bien, vous, la route ?

« Oh ! très bien ! J'habite le pays depuis longtemps.

« Et vous n'êtes pas trop pressé, ce matin ?

« Oh ! nullement !

« Alors, rendez-moi le service encore plus grand de me conduire. Voulez-vous ?

Cela avait été dit du ton le plus naturel, Lucien en fut cependant tout décontenancé. Eh quoi ! une jeune fille lui demandait de l'accompagner, une jeune fille qu'il ne connaissait pas, qu'il venait de voir pour la première fois, en pleine campagne ! Mais le plaisir qu'il se promit de pédaler côte à côte avec une aussi jolie rencontre lui rendit vite sa présence d'esprit.

« Si je veux ! s'écria-t-il. Ne vous ai-je pas dit que j'étais à votre disposition ?

« Merci, monsieur. Nous partons ?

Il voulut l'aider à se mettre en selle, mais déjà l'inconnue avait sauté sur sa bicyclette et filait devant lui. Il l'imita et, en quelques coups de pédale, il eut tôt fait de la rattraper. Ils allèrent ainsi quelque temps en silence. Enfin, pour dire quelque chose, Lucien questionna :

« Vous habitez depuis peu le pays ?

« Oh ! j'y suis tout à fait en passant. Nous visitons, mon père et moi, les bords de la Loire ; mais, comme nous possédons des cousins à Langeais, nous nous sommes arrêtés chez eux depuis trois jours. Demain, nous devons partir et continuer notre voyage.

« Un joli voyage, n'est-il pas vrai ?

« Oh ! délicieux !

Il y eut un nouveau silence. Presque coude à coude, ils glissaient allègrement sur la route, et l'on n'entendait que le bruissement léger de leurs machines. Mais ce fut, cette fois, la jeune fille qui parla la première :

« Peut-être vous êtes-vous étonné, monsieur, de me rencontrer ainsi seule, à mon âge ?

« Nullement, mademoiselle !

« Si, si ! On s'étonne toujours de cela, en France. Mais ma mère est morte peu de temps après ma naissance, mon père m'a fait élever en Angleterre où, vous le savez, les jeunes filles jouissent d'autant de liberté que les jeunes gens, et, depuis que je suis venue le retrouver à Paris, il n'a jamais cherché à diminuer l'indépendance dont j'avais pris l'habitude de l'autre côté de la Manche.

« Monsieur votre père a, sans doute, une situation qui l'empêche de remplacer auprès de vous la mère disparue ?

« En effet, il dirige une grosse industrie dans la banlieue parisienne.

« Et vous appréciez cette indépendance ?

« Je ne pourrais plus m'en passer maintenant. Vous voyez aujourd'hui que j'en profite. Mon père méprise la bicyclette ; moi, je l'adore. Il va de son côté, je vais du mien... et l'on s'entend fort bien !

Lucien eut un sourire, et, s'excusant de poser une question indiscrète, demanda :

« Quand vous serez mariée, croyez-vous que votre mari fera comme votre père ?

« Certainement ! Car mon mari, je le choisirai... à mon idée.

« Toute seule ?

« Toute seule !

« Et si l'on voulait vous imposer un parti pour... sa fortune, par exemple ?

« Je le refuserais ! J'épouserai qui me plaira et qui l'aimera.

« Même quelqu'un que vous auriez rencontré par hasard, en dehors de vos relations ?

Elle rougit imperceptiblement et, tournant la tête du côté de Lucien, répondit :

François COPPÉE.
de l'Académie française.

Dans le prochain numéro :

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE

comédie facile à jouer, par A. de LA ROCQUE

PIÈCES À DIRE

Les Aïeules

A la fin de juillet les villages sont vides. Depuis longtemps déjà des nuages livides, menaçant d'un prochain orage à l'occident, Constatent la récolte au laboureur prudent. Donc voici la moisson, et bientôt la vendange : On aigüise les faux, on prépare la grange, Et tous les paysans dès l'aube rassemblés, Joyeux, vont à la fête opulente des blés. Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules Au village, devant les portes, restent seules, Se chauffant au soleil et branlant le menton, Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton, Car les travaux des champs leur ont courbé la taille. Avec leur long fichu peint de quelque bataille, Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc, Elles restent ainsi tout le jour sur un banc, Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire, Adressant un béat et mystique sourire

Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles ! Les histoires autour du feu, les longues veilles Ne leur conviennent plus. Le vieux mari, l'aïeul, Est mort ; et, quand on est très vieux, on est tout La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne. [Seul : C'est triste, et cependant encore on se résigne, S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants. Elles aimaient naguère à bercer les enfants. Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne, Bat lentement et très volontiers s'accompagne Du mouvement rythmique et calme des berceaux. Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces ciseaux Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ; Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance, N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encore bien tourner le rouet ; Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ; Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ; Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir, Elles ont déjà dû souvent ensevelir Des chers défunts la froide et lugubre dépouille Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort, Ni la famine après les mauvaises récoltes, Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes, Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas.

Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas, En cachette, la nuit, les crantives aïeules, Ni la foudre du ciel incendiant les meules, Ni tout ce qui leur parle encore du passé Dans l'étroit cimetière à l'église adossé, Où vont jouer les blonds enfants après l'école Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle, Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien, Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien. Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose, Elles ne semblent pas désirer autre chose Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi, Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi, Pour regarder d'un œil plein de sérène extase Les canards bleus et veris caquetant dans la vase, Entendre la chanson des laveuses, et voir Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir. Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés, Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années, Les peines d'autrefois étant bien terminées, Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans, Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?
Il balbutia :
— Oh ! pour rien ! Excusez-moi !
Et la confiance s'arrêta là.
Les maisons de Langesais, là-bas, apparaissaient déjà dans la verdure, dominées par la masse imposante du château aux toits pointus, aux cheminées multiples. Il n'y avait plus de doute sur le chemin à suivre. La jeune fille mit pied à terre.
— Vous m'avez rendu service, fit-elle, avec une obligeance dont je vous suis vivement reconnaissante. Si jamais vous venez, l'hiver, à Paris, ne manquez pas de me rendre visite : cela me fera plaisir. Mlle Jeanne...

Elle allait donner son nom et son adresse lorsqu'une idée subite l'arrêta. Avec vivacité, elle consulta sa montre :
— Déjà dix heures ! J'avais promis à mon père de revenir plus tôt. Je suis en retard. Excusez-moi !

Elle tendit la main au jeune homme. Celui-ci voulut retenir cette main dans la sienne, demander l'adresse qu'on lui avait offerte. Mais une sorte de pudeur le prit. Il n'osa pas. Déjà l'inconnue était remontée à bicyclette et s'éloignait en criant :
— Au revoir ! A Paris !

C'en était fait. Le lien était rompu entre eux. Lucien fit volte-face et, lentement, un peu tristement, s'en revint d'où il venait...

Le jeune homme fut tout surpris de se retrouver, seul devant sa machine, dans l'orangerie aux volets clos, aux murs imprégnés d'un discret parfum. Comme au sortir d'un rêve, il se frotta les yeux. Devant lui, les roues d'acier tournaient dans le vide avec un bruit d'abeilles, un murmure de vent dans les roseaux. Il comprenait. Ce bruit, ce murmure avaient évoqué dans son esprit la rencontre qu'il avait faite, réellement, le matin, et il venait de revivre, en quelques secondes, tous les instants délicieux passés en compagnie de l'inconnue.

Lucien aimait sa bicyclette comme un cavalier aime son cheval. Mais, à ce moment, il la maudit. Pourquoi, en effet, lui rappeler-t-elle le passé ? Comme un fou, il avait déjà bâti des châteaux en Espagne. La réalité a tout détruit. Lucien se sent triste, triste infiniment.

Mais, d'un geste machinal, il vient de donner un nouvel élan aux roues, libres dans l'air, de la machine. Elles tournent, elles vibrent, elles bruissent. Et c'est le même bruissement que lorsqu'il s'en va, bien en selle, légèrement vêtu, alerte et vigoureux, sur une route unie, droite, élastique.

La chaleur du jour est tombée. Une buée fraîche monte en nappe du fleuve, les derniers rayons du soleil agonisent dans un ciel teinté de rose. Des chauves-souris dérivent des zigzags dans l'air.

Au détour du chemin où, pour la première fois, il a aperçu la jeune fille, ce matin, il la rencontre, à nouveau, ce soir.

— Etes-vous perdue encore, mademoiselle ?

— Non, non !
— C'est malheureux !
— Pourquoi ?
— Je me serais fait une joie de vous accompagner une seconde fois.
— Rien ne vous en empêche.

Jeanne souriante, Lucien radieux, ils repartent côte à côte, muets d'abord sous l'ombre calme du crépuscule. Puis, enhardi par cette ombre même, le jeune homme laisse échapper les aveux dont son cœur déborde. Il dit le trouble que lui a causé leur premier face à face, le bonheur qu'il a goûté près d'elle, si gaie, si nouvelle, si indépendante, la tristesse dont il a été envahi lorsqu'elle s'est enfuie, à jamais croyait-il, ayant oublié de lui dire les mots nécessaires pour une rencontre à Paris.

Elle sourit toujours ; il s'enhardit de plus en plus :

— Depuis l'instant où vous m'avez quitté, continue-t-il, je ne pense plus qu'à votre gaieté, à votre beauté, à votre grâce. M'en voulez-vous ?

— Nullement, mon ami !
— Je ne fais que songer à vos confidences. Vous m'avez dit, n'est-il pas vrai : « J'épouserai qui me plaira et qui j'aimerai. »

— J'ai dit cela, je l'avoue !
— Et moi, je vous ai demandé : « Même quelqu'un que vous auriez rencontré par hasard ? » Pourquoi n'avez-vous pas répondu ?

— Je ne le pouvais pas ce matin : je n'étais pas sûre de mes sentiments.

— Moi, j'ai toujours été certain des miens... Je vous aime !

L'ombre était de plus en plus profonde, le crépuscule de plus en plus doux. Ils ne se voyaient qu'à peine. Seul, le murmure des roues machines remplissait le silence. Alors, à la jeune fille, sans fierté, sans orgueil, presque soumise, répondit :

— Venez le dire à mon père. Moi aussi, je vous aime !

Encore une fois, le jeune homme se retourna dans l'orangerie. Il était seul. La nuit qu'il avait cru voir n'était pas encore venue et le soleil, au dehors, cuisait l'herbe des pelouses. Il était seul. Dans le clair-obscur, les aciers de sa bicyclette luisaient vaguement et les roues, lancées dans le vide, achevaient de tourner avec un bruissement doux. Il était seul.

Alors il se prit la tête à deux mains et s'exclama :

— Cette machine est ensorcelée. Je ne sais plus distinguer le songe de la réalité. Les roues, ayant cessé de tourner, oscillent maintenant, prêtes à s'arrêter.

— Voyons ! je me suis promené à bicy-

clette ce matin. La rencontre que j'ai faite, la beauté, les paroles, le sourire de l'inconnue, tout cela n'était pas un rêve !

Les roues ne bougeaient plus. Le silence était complet.

— Elle s'appelait Jeanne : c'est tout ce qui me restera d'elle. Car la suite du roman, mon aveu, son aveu... oui, tout cela était un rêve.

Et il conclut avec mélancolie :

— Je me déferai, maintenant, les jours d'été, de l'orangerie aux volets clos, à la fraîcheur douce, au parfum discret !

N. DE MONTFERRATO.

DANS LA BROUSSE

CONTE AFRICAIN

Pendant la révolte de Mahmoud Lamine, nous occupions, au bord de la Falémé, le poste de Sakarounda qui garde le gué. Cela formait une case unique blottie dans une enceinte de talus en pisé.

Nous vivions là-dedans, quinze marseillais et vingt-cinq lapots avec un lieutenant d'infanterie de marine, une vie oisive, sans autres distractions que de rares courses au village indigène distant de trois kilomètres. Et la chaleur nous tuait. Parfois, les vents nous apportaient sur leurs ailes de feu des nuages de sable, les tenaient en suspens dans leur vol arrêté ou tourbillonnant. L'atmosphère devenait une vraie fournaise où nous demeurions torréfiés.

Nul repos pendant ces heures atroces. Pauvres marseillais que cette inaction accablée rendait, jusqu'au coucher du soleil, pareils à des bêtes de somme !

Nous eussions certes préféré, coûte que coûte, faire partie du contingent opérant sur notre droite contre les troupes de Mahmoud, qui menaçaient Bakel.

Tandis que nous restions dans le fortin avec, sur la tête, un mouchoir trempé d'eau constamment renouvelée, notre lieutenant tenait bon, habitué à ces climats, la peau « brulée » par les implacables soleils des tropiques. Il nous inspirait peu de sympathie pourtant, l'air chétif, la voix douce, mais le geste cassant, l'œil d'un bleu d'acier fouilleur, s'allumant de sombres éclairs. D'une impitoyable sévérité pour les moindres infractions. Nous le traitions de pince-sans-rire, car, en dehors des choses de la discipline, il se montrait fort humain et soucieux de nous faire, si loin des clochers aimés de nos villages, un sort aimable.

Voici comment, après nous avoir mécontentés tous, il devint un chef aimé et admirable.

Il y avait parmi les lapots un certain Sarakholais nommé Samba N'Dior, un beau gars au visage ovale, avec des yeux larges, un nez aquilin et droit, des lèvres point lippues comme celles des nègres, et dans le port de la tête, dans la démarche, une fierté d'Apache. Le commandant avait remarqué son intelligence, son zèle, sa résistance aux coups de cette chaleur torride, et semblait l'avoir pris en affection. C'était lui qui battait l'estrade autour de la case et allait quérir des nouvelles de l'ennemi. Cette préférence nous humiliait, aggravait encore l'ennui de cette existence monotone, splénétique. Nous aurions volontiers pêché dans la Falémé et chassé dans la brousse ou dans le bois qui, à main droite, s'étendait jusqu'au désert, mais il était interdit de dépasser un rayon de trois cents mètres. La faiblesse de la garnison, entamée chaque jour par les ravages de la fièvre, l'insécurité du poste, obligeaient le lieutenant à maintenir tous ses hommes sous sa main.

Depuis un mois et demi, nous vivions courbés dans cet abrutissement, quand deux coups de feu retentirent à travers la nuit. Alerte ! Ah ! tant mieux.

L'aube naissait. Nous apprîmes que la sentinelle venait de barrer la route à Samba N'Dior, qui voulait passer le gué. En effet, il avait disparu, emportant un Winchester et une petite caisse de cartouches. En même temps arrivait de Bakel un avis apprenant au commandant qu'un lieutenant de Mahmoud, un espion, se trouvait parmi les lapots. Il était trop tard, mais Samba N'Dior, bloqué entre la rivière et le désert, n'avait pas dû s'échapper sans retour.

Nerveux, très pâle, le lieutenant donnait des ordres. Plusieurs coups de feu partirent du bois. Une sentinelle chancela, blessée à l'épaule.

« Demi-tour à droite, par file à gauche, en avant, arche ! » commanda le lieutenant, et nous rentrâmes dans le taia. En vain nous attendîmes toute la journée l'ordre de donner la chasse au Sarakholais, cependant lui tout seul se posait en assiégeant. Si un homme sortait pour prendre de l'eau dans les jarres ou s'approvisionner de riz, une balle sifflait à ses oreilles. De la colline boisée, plantée de karités, s'élevaient, sonore et provocants, ses you, you, you, répétés comme un cri de défi ou d'outrage à notre prudente immobilité.

Peut-être y avait-il là un appel à quelque bande de ses compatriotes prévenus par lui de la faiblesse numérique de notre poste. N'importait-il pas de capturer sans retard ce fanatique ? Nous le pensions tous, et un vent de révolte soufflait sur l'âme des sol-

dats contre le chef, hier dupe, aujourd'hui sans énergie. Heureusement, la chaleur aidant, nous nous calmâmes bientôt, prosternés, et, la nuit venue, la brousse retomba au silence solennel des déserts.

Le poste maintenant dormait. Seules, les sentinelles veillaient, immobiles. J'étais de garde comme sergent. Le lieutenant vint m'avertir qu'il allait à la recherche de Samba N'Dior, et, malgré mes prières, refusant toute escorte, il s'éloigna, le revolver au poing. Je le vis s'enfoncer dans la brousse, dont les hautes herbes flexibles l'engouffrèrent comme une proie. A ce moment, notre jeune officier méconnu, avec sa froide énergie, se haussa à la taille des héros.

Mon anxiété le suivait à travers les mille dangers d'une pareille sortie. Après une veille angoissée, je venais de m'endormir sur un banc, quand un cri du premier factionnaire nous éveilla tous et nous précipita aux meurtrières. Vers le fortin s'avançait le gigantesque Samba N'Dior, mené comme en laisse sous le revolver du lieutenant. Toute la nuit, celui-ci avait battu le bois et découvert enfin, à la pointe du jour, le Sarakholais endormi sous un bouquet de karités.

— Chien, lève-toi et passe devant.
A cet éveil brutal, accompagné d'un coup de pied, Samba, effrayé, était tombé à genoux demandant « amman ».

C'est ainsi que nous jouissions du spectacle d'un retour inattendu, qui saluèrent des cris d'allégresse et des clameurs de mort. L'espion, devenu impassible, regardait autour de lui silencieusement, avec une méprisante fierté. Le commandant réunissait l'aide-médecin et ses deux sergents en conseil de guerre. L'accusé s'enferma dans un silence dédaigneux et fut condamné à mort.

Une demi-heure après, le poste sortait en armes et se rangeait en deux haies parallèles. On amarra Samba N'Dior à un acacia solitaire, et le peloton d'exécution prit place auprès du lieutenant, sabre au clair. On allait lier les mains du condamné, quand il demanda à faire *salam*.

Dès les premiers mots de cette prière de mort, nous vîmes le visage des lapots s'animer bizarrement, d'étranges lueurs passer dans leurs yeux fous. Secoués de frissons, ils rompaient le rang, se tassant les uns contre les autres. Samba N'Dior, en son fanatisme ardent et invaincu, au seuil de

Pour ceux qui ont des filles

Nous donnons ici des détails sur la guérison d'une fillette de Lyon, Mlle Valentine Jeanne Argano. Les parents n'ont eu qu'à se louer de lui avoir fait suivre le traitement des pilules Pink.

Suivant les déclarations écrites des parents, la jeune Jeanne a toujours été souffreteuse. A l'âge de 4 ans elle a eu la rougeole et ensuite une bronchite capillaire. Depuis, l'enfant n'avait pas cessé d'être malade. Elle était profondément anémique, elle avait les joues creuses, continuellement de l'oppression, des points de côté et très mauvaise mine. Elle mangeait très peu, digérait mal, dormait mal. Son état



Mlle Valentine Jeanne Argano (Cl. Cavaroc, Lyon)

fut jugé suffisamment grave pour qu'elle soit admise à l'hôpital et ensuite envoyée dans une maison de convalescence. L'enfant s'était bien un peu rétablie, mais ne tarda pas à retomber dans le même état de santé qu'auparavant. C'est à ce moment que les parents ont décidé de lui faire suivre le traitement des pilules Pink, ayant constaté que ce traitement avait fait merveille pour les enfants chétifs et malingres d'une famille amie. Grâce au traitement des pilules Pink, Mlle Jeanne Argano a retrouvé la santé et toutes les personnes qui l'ont connue frêle et chétive, sont d'accord pour trouver que grâce aux pilules Pink elle est complètement transformée.

La famille Argano habite Lyon, 51, rue Ney. Le traitement des pilules Pink est recommandé aux enfants malingres et chétifs et à ceux qui ont été éprouvés par la croissance, la formation. Les pilules Pink donnent du sang avec chaque dose, et c'est dans le sang que l'organisme prend la substance nécessaire à son entretien et à son développement. Les pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, l'épuisement nerveux, les maux d'estomac et le rhumatisme.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies. Si vous craignez quelque contrefaçon ou substitution (et il y en a beaucoup) adressez-vous à M. Gabilin, Pharmacien, 23, Rue Ballo, Paris, vous les recevrez franco contre Frs. 3,50 pour une boîte, Frs. 17,50 pour 6 boîtes franco.

6 LIRE LE PETIT JOURNAL AGRICOLE 6

la mort, prêchait la révolte aux Yolofs, leur montrait dans le lointain la galopade furieuse et triomphale de Mahmoud Lamine chassant devant lui tous les blancs comme le simoun fait des sauterelles. Le sergent yoloof accourut et dénonça au lieutenant cette suprême fourberie.

Il y eut aussitôt un éclair de sabre qui s'abaissa avec le commandement : feu ! une mise en joue brusque de fusils surpris, un crépitements, et Samba N'Dior tomba foudroyé, les bras levés en un grand geste d'apôtre.

Paul LAGOUR.

MOTS EN SABLIER

Un port dans le golfe d'Oman.
— Un appareil pour le chauffage.
— Au sein de l'eau. — Deux pieds d'iman.
— Rampe. — Arrondissement. — Corsage.
En sens vertical : Mille. — Cent.
— Morceaux d'un pape et d'une dame.
— Pronom. — Liquide appétissant.
— Un type exquis de jeune femme.
Qui de Molière se réclame.
— Boisson. — Violent courant marin.
— Pronom. — Lac. — Voyelle. — A Turin.

UN ALLOBROGE.

AVIS AUX DEVINEURS

Les solutions doivent être parvenues le LUNDI au plus tard au rédacteur en chef du Supplément illustré du Petit Journal.

SOLUTION

des Mots en Carré (n° 913)

C A D I X
E R E B E
R E V E R
E T I R E
S E N E S

SOLUTIONS JUSTES

des Mots en Croix d'Ambulance (n° 912)

Café Fabre. — B. du Terrazy. — Massacré de Wassy. — O. Q. P. — E. Froideval. — O. Clin. — Hudelette. — M. Brunette. — Warrior. — S. J. B. — Mme Pasquier. — Louis et Léontine. — C. Chatelin. — S. Dradog. — Marit. — C. J. oison. — Spirite. — Cocherel. — Réitérag. — V. Ecarfied. — M. Langlet. — J. de Lempty. — A.-G. Monampieul. — Q. de Meigneux. — Habert et Pitois. — A. Galland. — Fauché de B. — Eugène et Florine. — F. Renault. — Le gosse. — Marie A. — E. Borgia.

COMPAGNIE G^{le} des VOITURES A PARIS

Société Anonyme au Capital de Fr. 20.175.520

Emission de 25.000 Obligations 4 % de Fr. 500

Intérêt annuel : 20 Francs

Payable par semestre les 1^{er} Avril et 1^{er} Octobre sans déduction des impôts. Ces obligations sont remboursables de 1908 à 1963 au plus tard. Le premier tirage aura lieu en Septembre 1905.

Prix d'Emission : Fr. 430

JOUISSANCE DU 1^{er} AVRIL 1908

PAYABLES : En souscrivant... Fr. 50 } Fr. 430

à la répartition (du 25 au 31 Mai 1905) ... 380 }
La souscription à ces obligations est réservée par préférence aux porteurs des 85.000 actions de capital ou de jouissance de la Société à raison de 1 obligation pour 4 actions, à titre irréductible et sans fraction.

Les demandes dépassant cette proportion ou autres souscriptions pourront être soumises à une réduction proportionnelle.

Souscription du 43 au 22 Mai 1908

Au COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

14, rue Bergère, 14

Dans sa SUCCURSALE, place de l'Opéra et dans toutes ses AGENCES à Paris et en province.

La Cote officielle de la Bourse de Paris sera demandée.

Publication faite, conformément à la loi, au Bulletin annexé du Journal Officiel du 11 mai 1905.



L'IRREPROCHABLE

Les meilleures, les meilleurs marchés à long crédit. — Occasions

MAISON DE TOUTE CONFIANCE

Catalogue franco. Ecrire Directeur

9, Rue Mozart, Paris.



JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS

Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ?

Demandez les 6 Catal. illustrés réunis p. 1908

Nouveaux trucs, farces, attrapes, tours de physique, librai.

sorte, magie, chansons, articles, etc. Envoyez gratis

Maison G. Rigolot, 23, rue St-Sabin, Paris.

ANGLAIS ALLEMAN ITAL. ESP. RUSS. PORTUGAIS SEUL

en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeurs.

Nouvelle Méthode pratique-progressive, pratique, facile, infatigable.

donne la prononciation exacte du pays même. LE PUR ACCENT.

Franc-suisse, 1 langue, 50 centimes (France 1 fr.) mandat ou

timb. poste français à Maître Populaire, 13-E r. Montblanc, Paris.

RETRARD

Remède souverain par S. B. F. V. M. B.

Bariet, 12, r. St-Sauveur, Paris

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce,

à la Fête, à la Réunion ou l'on s'amuse

en toute réunion ou l'on s'amuse

RIRE et FAIRE RIRE envoy. votre adresse et 0/30

à la B. de la Gaité P. 61, r. Fash, St-Sauveur, Paris.

vous recevrez Album illustré, 120 pages, 250

gravures comiques, farces, plays, sketches,

anecdotes, dans. B. de la Gaité, 120 pages, 250

cartes illustrées, produit de beauté, d'hygiène,

Librairie Spéciale. Il est joint 4 PHILLES.

AROME

PATRELLE

DONNE du BOUILLON

Goût Exquis

et Belle Couleur dorée

MAGIE NOIRE

et BORGHERIE tous les

secrets dévoilés. Pude avec

démons ; découverte des

trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction

de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour

faire réussir tout projet de mariage ; tous les secrets des

guérisseurs. Dominations des voyants, pouvoir irrésistible, assurant

réussite et fortune. Env. gratis. Env. Grati, 2, rue Amelot, Paris

PEIGNE POUR TEINDRE

CHATELAIN, BARBE, MON-

TACHES, en quatre coups de Peigne. Mont-

pellier. — BRUN, BLOND, NOIR.

Prix : 6 francs. (Envoyé discret.) Indiquez la

couleur. — Adressez lettres ou mandats, à

CLAULA, Rue Temporaire, 7, Toulouse

RETRARD

doit succéder à Déceptions, arrive d'abord

M. OGLER, Spécial, 17, r. Laferrière, Paris. Enver-

sement de cour. Préparé, soigné, infatigable, et sans danger. Secours immédiat.

GRATIS

Cela ne Coûte
Absolument Rien



Main estropiée dans
un cas de rhumatisme
chronique articulaire.
(Rhumatisme type No. 1.)

Toute personne souffrant de rhumatismes ou de la goutte qui nous en fera la demande, recevra, gratuitement, une boîte de notre remède contre ces maladies déplorables. Un savant ayant souffert pendant plusieurs années de ce mal affreux, sans pouvoir trouver de soulagement ni de guérison, les médecins ayant renoncé à le traiter, eut la bonne fortune de découvrir un composé très simple et inoffensif qui le guérit en très peu de temps. Il se fit un devoir de soulager ses voisins malheureux qui souffraient de la même maladie ; dans les hôpitaux, les malades qui ont employé son remède ont obtenu aussi des résultats favorables et presque miraculeux ; enfin des docteurs renommés sont forcés d'avouer que ce curatif est positivement heureux. Des milliers de gens ont été guéris parmi lesquels il y en avait de complètement perclus, ne pouvant ni s'habiller, ni manger sans assistance, et ce remède a sauvé des vieillards de 60 à 75 ans, souffrant depuis une trentaine d'années de cette maladie terrible. L'auteur nous ayant cédé sa découverte, nous nous sommes décidés à distribuer quelques milliers de paquets gratuitement aux malheureux souffrant de cette affection, certains que nous sommes de l'efficacité de notre produit.

En effet, ce remède donne des résultats si étonnants que des malades déclarés incurables par des professeurs célèbres, furent complètement guéris. Comprenez bien, nous ne demandons pas d'argent, nous vous prions seulement de nous envoyer une carte postale avec votre nom et votre adresse afin que nous puissions vous expédier un paquet de ce précieux médicament à titre d'essai. Si, après cela, vous vous décidez à en continuer l'usage, nous vous le fournirons à un prix très modique, car nous ne cherchons point à gagner une fortune avec la vente de cette découverte, notre but étant surtout de soulager les malades pauvres. Adressez-vous donc par carte postale à la Pharmacie du Square d'Orléans, Bureau No. 18, 80, rue Talbot, Paris.

VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ Que la DEVEINE vous Quitte
Que la CHANCE revienne
REUSSIR en tout — TRIOMPHER toujours
Demandez le Livre, envoyé gratis par la
MAGE MOOREYSS, 19, rue Mazagan, PARIS.

Cie FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
nouv. bicyclettes 1908 par 5 ans
et vendues aux PRIX de GROS
A LONG CRÉDIT
et au comptant
Catalogue franco
Rer.: 187, rue de Charenton, Paris.

SAGE-FEMME ET RETARDS
Tous retards, irrégularités des
épouques sont réglés immédiatement
avec recettes de M^{me} DUCLOS, sage-femme
titrée, dipl. Ecole Sup^{rieure} de Médecine
A. BROS, 60, rue de Valenciennes, Paris.

PRIME DE PROPAGANDE
UNE
MONTRE EN ARGENT
à REMONTOIR, Modèle Homme ou Dame
garantie 3 ans, avec chaîne ou sautoir
également en argent est offerte à tous
ceux qui enverront cette annonce et
leur adresse bien lisiblement écrite au
Directeur de la PROPAGANDE,
23, rue St-Sabin, 23, PARIS.

SEINS
développés, reconstitués
embellis, raffermis
en deux mois par les
Pilules Orientales
Seul produit qui assure à la femme
une poitrine parfaite
sans nuire à la santé.
Flacon avec notice 4^{frs} 50 franco
(mandat ou bon de poste)
7, RAYON, 23, 5, passage Verdun, PARIS

ÉPILATEUR NIL Détruit instantanément et sans
douleur les Poils et Duverts disgracieux du VISO et du CORPS.
Pas d'inflammation, rend la peau douce et veloutée. En usage chez
les artistes et l'aristocratie. Approuvé des sommités médicales.
MÉDAILLE D'OR, Le Flacon : 8 fr. Ruyet franco. VERDEILLE,
Pharmacie de 1^{re} classe, 87, Rue de Lévis, Paris (XVII^e arrondissement).

CARTES POSTALES Vous gagnerez
des cartes postales de Por en venant
dans nos modèles merveilleux. Le plus grand assortiment et
meilleur marché que partout ailleurs. — Catalogue et échantil-
lons gratis. Rerice : Comptoir, 23, rue Saint-Sabin, Paris

RASOIR "ASTOR"
de sûreté
6 LAMES, ECRIN
Le plus simple
Le seul pratique !
7 fr. 50 Astorgis, 57, rue Turbigo, Paris. 10 fr.

RETRAR Aucun cas ne résiste au traitement WANDA
Succès garanti dans tous les cas. (Méthode)
Rer. WANDA, 88, r. Oberkampf, Paris. (Gratuite.)

MONTRES TRIBAUDEAU
et BIJOUX
1^{er} Prix Concours de l'Observatoire de Besançon.
G. TRIBAUDEAU, Directeur principal à BESANÇON.
livre directement au Public chaque année
plus de 500.000 : MONTRES, CHRONOMÈTRES,
BIJOUX, PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS
PRIME à tout acheteur. Franco Tarif illustré.

LA CÉLÈBRE RUDGE-WHITWORTH

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"
Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure
que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs d'élite. La célèbre RUDGE-WHITWORTH "GOLDEN STANDARD" est la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de 279 francs payables à raison de 9 fr. par mois, sa fabrication est impeccable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental. D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous.

Enfin, les garanties que nous offrons sont uniques : deux années pour tous les organes de la bicyclette (selle, chaîne et parties non métalliques de la machine garanties une année). Et pendant ces délais nous remplaçons toutes pièces défectueuses qui nous seraient retournées en colis postal en rappelant le numéro matricule de la machine.

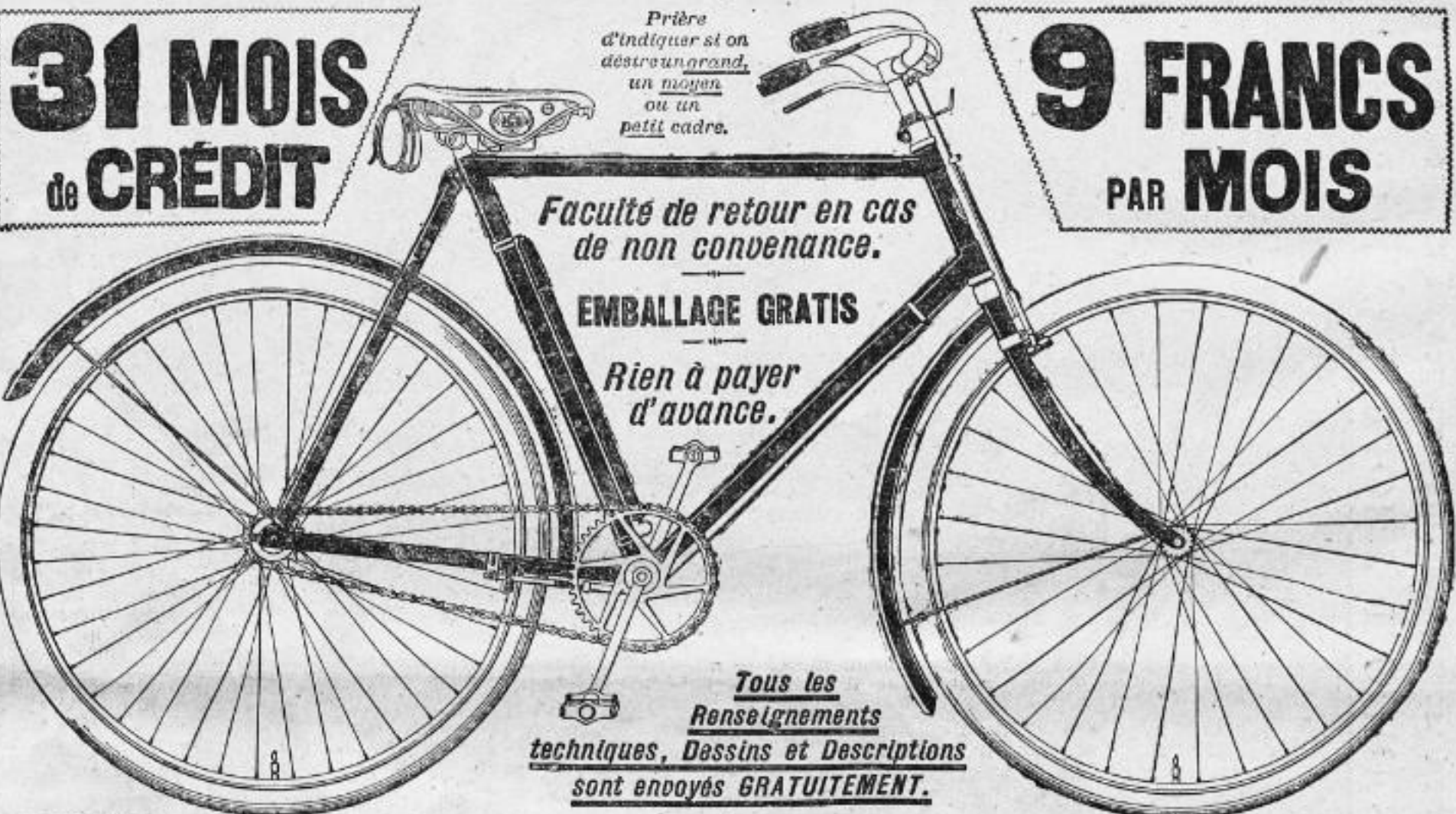
La célèbre RUDGE-WHITWORTH "GOLDEN STANDARD" est la plus merveilleuse des machines pour la route.

Nous en donnons la GARANTIE ABSOLUE.

31 MOIS
de CRÉDIT

Prière
d'indiquer si on
désire un grand,
un moyen
ou un
petit cadre.

9 FRANCS
PAR MOIS



Faculté de retour en cas
de non convenance.

EMBALLAGE GRATIS

Rien à payer
d'avance.

Tous les
Renseignements
techniques, Dessins et Descriptions
sont envoyés GRATUITEMENT.

DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin à raccords invisibles, entretoises dans les tubes. — Fourche en tubes D renforcés, d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — Roues de 70 cm, ROUE LIBRE, encliquetage silencieux, double roulement à billes. — Jantes en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématiquement. — Moyeux d'une rigidité absolue. — Rayons tangents. — Pneumatiques à talons qualité supérieure. — Pédalier sans clavettes, à pignon instantanément détachable. — Pédales à scies. — Manivelles en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue. — Deux Freins à leviers articulés avant et arrière sur jantes. — Guidon au choix. — Garde-boue perfectionnés démontables par simple pression. — Pompe de cadre puissante. — Sacoche garnie de tous accessoires. — Selle extra de route — Email noir. — Poids : 12 k. 800 environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment, avec grand cadre pour entrejambe de 62 à 68 cm, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 80 cm ou petit cadre pour entrejambe de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sans avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5-50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, 20 fr. en plus.

32 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & C^{ie}, à Paris, la Bicyclette Rudge-Whitworth "Golden Standard", comme détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire 9 francs après réception et paiements mensuels de 9 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 279 francs, prix total.

Fait à le 190

Nom et Prénoms
Profession ou Qualité
Domicile
Département
Gare de chemin de fer

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & C^{ie} Succ^{rs} de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (X^e Arr.).

LA VIE EST CHÈRE !

Beaucoup de personnes se préoccupent d'augmenter leurs revenus par la spéculation, ce qui est toujours dangereux. Il existe pourtant un moyen d'obtenir sûrement et sans aucun risque ce résultat : c'est la Rente Viagère ; mais il ne faut s'adresser qu'à une Compagnie d'Assurances sur la Vie offrant toutes les garanties possibles.

Au premier rang, se place la Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie (Entreprise privée assujettie au contrôle de l'État), 87, rue de Richelieu, à Paris, qui, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies similaires. (Fonds de garantie : 840 millions, entièrement réalisés, dépassant de 250 millions celui de toute autre Compagnie française.) Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande.

LES CYCLES JUNON

Liquident leurs Modèles 1907 depuis
A CRÉDIT 70
MODELES 1908 — PNEUS MICHELIN
PRIME à tout acheteur. CATAL. FRANCO. 55, rue de la Verrerie, Paris.

CADEAU à tout ACHETEUR
Demandez
l'ALBUM ILLUSTRÉ de MONTRES et
BIJOUX du GCOMPTOIR NATIONAL
d'HORLOGERIE de BESANÇON
19, Rue de Belfort. — E. DUPAS, Directeur
1^{er} Prix PARIS 1900 ; Grand Prix MILAN 1905.

POILS ou DUVERTS disgracieux du visage et du corps,
disparition complète. Indication du s'm débarrasser
n^o 15 c. ACHILLE chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

ULCÈRES, ECZÉMA, PLAIES VARIQUEUSES

Plaies de mauvaise nature, Dartres, Boutons, Acné, Démangeaisons, Rougeurs, Vices du sang et toutes les Maladies de la Peau, même celles réputées incurables, sont rapidement et infailliblement guéries, sans cesser son travail, par le Nouveau Traitement Végétal du Dr Wolf dont plus de 20.000 guérisons authentiques et radicales attestent la souveraine efficacité. Pour le recevoir franco, il suffit d'écrire, en indiquant sa maladie, à M. A. PASSERIEUX, Spécialiste, 46, Rue des Faures, à Bordeaux, qui envoie le traitement complet contre mandat-poste de 11 Francs.

DÉPÔT à PARIS : Pharmacie GIRARD, 217, Rue Lafayette.

TALISMAN MAGNÉTIQUE
Bague Mystérieuse

Renforçant, par sa radio-activité
odo-électroïde, le dynamisme humain.
Découverte scientifique ; Centre attractif ; Puissance magnétique.
Toute s'obtient par l'Influence Personnelle : **FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR**
Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bague mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANTE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait **REUSSIR EN TOUT**. — Succès certain, surprenant, mais naturel. Mesdames, tous vos vœux seront satisfaits et vos rêves réalisés ; Messieurs, tous vos projets, tous vos ambitions réussiront au-delà de vos espérances. **GRATIS** petit livre luxueux, indiquant la façon d'acquiescer la Subtile Puissance ; le demander au Professeur D'ARIANYS, 33 Villa des Violettes, près TOULOUSE (Hte-Garonne).

HERNIE
S.A.S. Le nouveau bandage "DEMA"
accepté par les S^{ts} de Chirurgie, remplace
l'ancien bandage de pelote métallique par
surprise RESSORTS et ELASTIQUES
Le seul qui donne une compression élastique sans gêner ni souffrir. Solidité g^{te},
Catal. n. p^{re} coûté. CHRISTODULE, Ing. Ordre, 15, r. du Temple, Paris.

CYCLISTES
dans votre intérêt, avant d'acheter une BICYCLETTE
au comptant ou à crédit, demandez le Catalogue illustré
de la M^{re} FERNAND CLÉMENT à Levallois-Perret.

CYCLES MÉRICAINT Maison de
Confiance
13, Av. des Moutonniers, PARIS-BELLANCOURT
Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

Le Gérant : G. LASSEUR

G. MARTY, imprimeur, 61, rue Lafayette.

Imprimé sur la machine rotative chrono-typo de MARINONI
(Société Lorillard)



« A MORT L'OGRESSE !... »

Jeanne Weber, partant pour la prison de Saint-Mihiel, est poursuivie par les cris de vengeance de la foule